

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

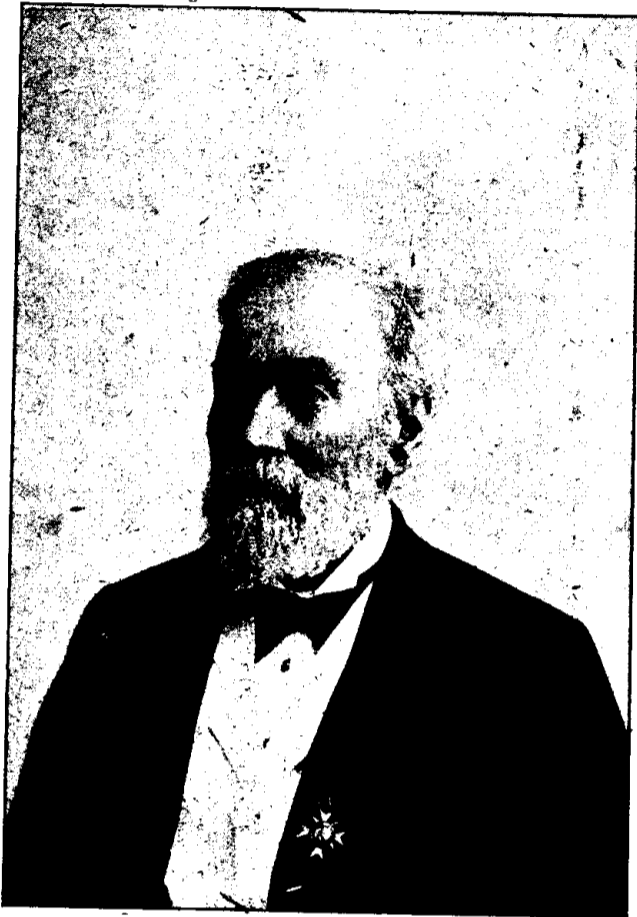
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
 Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
 Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 655.—SAMEDI, 21 NOVEMBRE 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
 BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

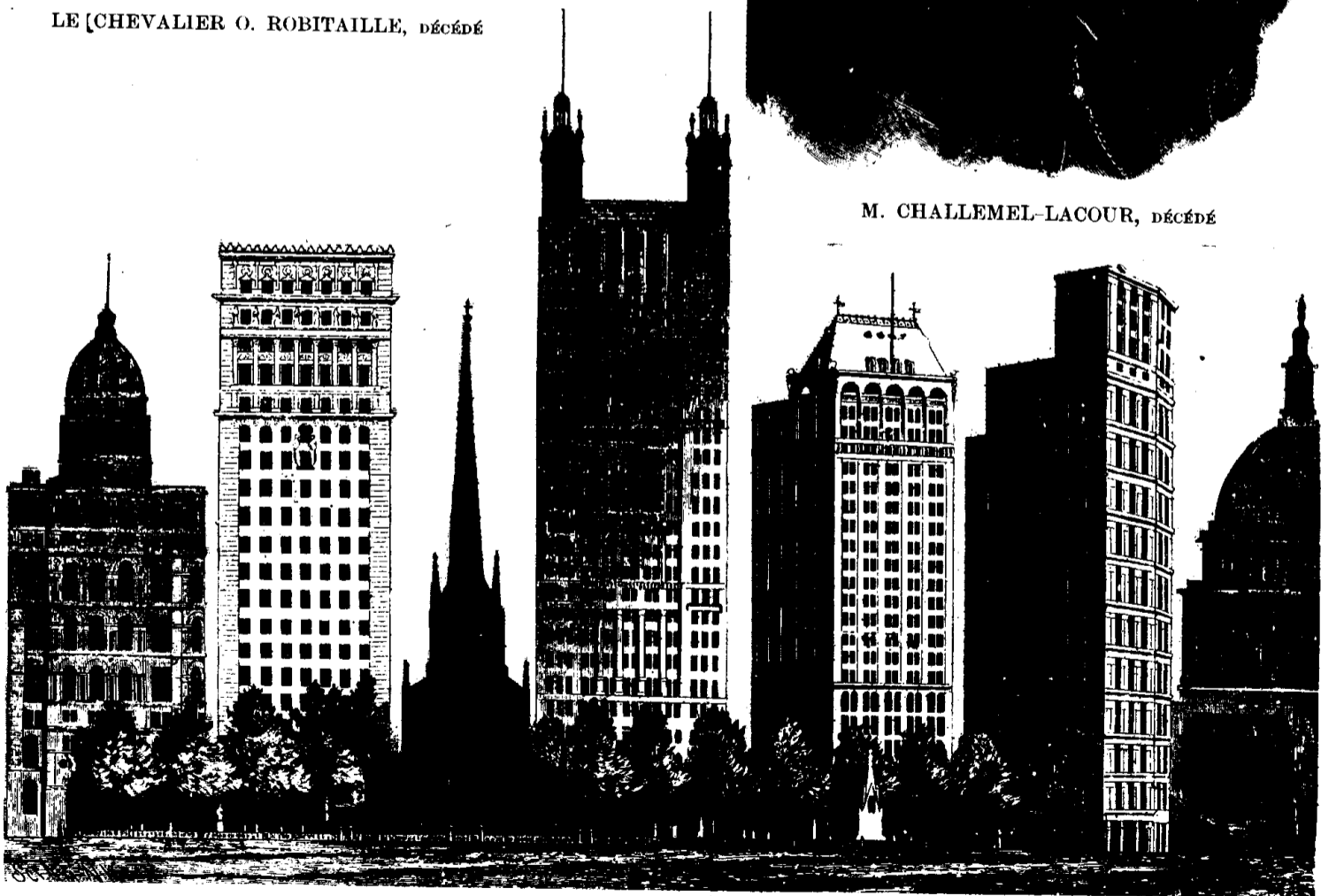
La ligne, par insertion - - - - 10 cents
 Insertions subséquentes - - - - 5 cents
 Tarif spécial pour annonces à long terme



LE CHEVALIER O. ROBITAILLE, DÉCÉDÉ



M. CHALLEMEL-LACOUR, DÉCÉDÉ



World, 294 pds Surety, 312 pds L'église Trinity, 288 pds Park Row, 386 pds Tract Society, 290 pds St. Paul, 307 pds Sun, 70 pds
 Capitol, 287 pds

LE PROBLÈME DES HAUTES BATISSES À NEW-YORK

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 21 NOVEMBRE 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par L. Ledieu.—Chronique européenne, par R. Brunet.—Poésie : Voix nocturne, par H. Demers.—France et Russie (avec gravure).—Trois-Pistoles, par Fauvette.—Poésie : Conseils, par J. Beaulieu.—Une exécution au bataillon des zouaves.—Poésie : Loisir d'une grande-mère, par E. Vicq.—Le nom de Longueuil, par B. Sulte.—Fou le chevalier O. Robitaille, par J.-B. Caouette.—M. Challemeil-Lacour.—L'orphelin, par A. Flotron.—Notes et faits.—Propos de docteur.—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Feuilletons.

GRAVURES.—Portraits de M. Challemeil-Lacour et de M. le Chevalier O. Robitaille.—France et Russie.—A travers le Canada : Le village de Trois Pistoles ; Résidence de M. French ; L'église ; Le presbytère ; Intérieur de la chapelle du couvent ; Le couvent.—Le problème des hautes bâtisses à New-York : World, 244 pds ; Surety, 312 pds ; L'église Trinity, 288 pds ; Park Row, 386 pds ; Tract Society, 290 pds ; St. Paul, 307 pds ; Sun, 70 pds ; Capitol, 287½ pds.—New-York : Le lac dans le Central Park ; Un coin du jardin zoologique dans le Central Park.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

ENTRE-NOUS

. La lutte présidentielle des Etats-Unis est terminée les affaires ont repris, et nos voisins en sont revenus à leur train de vie ordinaire.

Il ne reste plus qu'à payer les frais de la comédie et les paris.

Cette dernière opération—l'exécution des paris—fait souvent rire et parfois sourire de pitié, tant est grande la sottise de ce sot animal qu'on appelle l'homme, quand il se lance dans les régions fantaisistes de la gageure.

Un individu avait parié que si McKinley était élu, il s'engageait à recevoir sur le dos le jet d'une pompe à incendie. Pendant les cinq premières minutes, cet imbécile a fait bonne contenance en criant de toute la force de ses poumons : "Vive Bryan !" A la septième minute, il était en train de terminer sa carrière.

Un autre s'est fait raser la moitié de la barbe.

Les "clergymen" s'en sont mêlés aussi et grande fut, l'autre jour, la stupéfaction d'une congrégation protestante de Donegal, Pennsylvanie, en voyant arriver dans le temple, nu-pieds, crotté et grelottant, un des diacres de la confrérie. Après l'office religieux, cependant, les pasteurs se sont remis et ont infligé un blâme sévère à leur confrère, non pas pour s'être baladé nu-pieds, mais pour avoir fait un pari.

Le plus sot dans cette affaire n'est pas celui qu'on pense.

Deux jeunes gens, garçon et fille, travaillant dans

le même comité, avaient promis de se marier si McKinley arrivait au pouvoir.

Hélas ! McKinley fut élu et les jeunes gens furent unis.

. La haute société anglaise vient encore d'éprouver un accident—elle ne le compte plus—sous forme d'arrestation, de conviction et de condamnation d'une grande dame, surprise en flagrant délit de vols dans plusieurs magasins.

Madame Castle, tel est le nom de la dame de haut vol, a avoué et a été condamnée à trois mois de prison sans travaux forcés, afin de lui éviter la honte d'avoir les cheveux coupés.

Ce jugement qui donnait en une certaine mesure satisfaction à la société, a vivement ému l'autre société, la haute dont je viens de parler, la riche, la puissante, celle qui n'a pas faim, celle qui a des indigestions, celle qui n'a pas besoin de travailler et encore moins de voler, pour vivre.

Cette société là s'est aussitôt agitée, remuée, a fait valoir une foule de raisons et jouer toutes sortes de ficelles pour arracher la condamnée aux griffes du géolier et elle a réussi.

Des médecins complaisants ont fait un rapport très savant qui prouve, clair comme l'encre qui a servi à le rédiger, que Mme Castle, bien que douée de muscles de fer pour courir les magasins de Londres et y voler, était beaucoup trop faible pour rester trois mois en prison, sans travaux forcés, et que la société—toute la société, pas seulement la haute—commettrait un crime en ne lui rendant pas la liberté, qu'un code fait pour les petites gens lui avait enlevée.

La chose était tellement évidente que le juge lui a fait ouvrir immédiatement les portes de la prison, et la Justice, qui avait son bandeau sur les yeux, quand elle l'avait condamnée, ne put en croire ses yeux quand elle l'eût baissé et qu'elle eût constaté qu'elle avait condamné une grande dame.

. Rien de plus juste que d'avoir épargné la prison à Mme Castle, puisqu'elle est riche et qu'elle a des amis influents, et cependant, le croiriez-vous ? il existe des gens assez mal inspirés—des petites gens—pour trouver que cela n'est pas bien du tout.

Voici, en effet, qu'un journaliste—ces journalistes n'ont pas même le culte du veau d'or—fait à ce sujet les réflexions suivantes :

Au lendemain de la condamnation de Mme Castle, une couturière et une gouvernante ont été condamnées par le même tribunal ; l'une à neuf mois et l'autre à six mois de prison, avec travaux forcés, pour avoir volé un col de fourrure, et ni l'une ni l'autre n'avaient jamais subi de condamnation auparavant. En recevant la sentence du tribunal, la gouvernante s'est évanouie ; il n'y a pas eu de médecins-experts pour déclarer qu'elles étaient atteintes de kleptomanie ; il n'y a pas eu d'avocat célèbre pour faire ressortir que leur santé ne leur permettait pas de rester en prison ; personne n'a eu pitié d'elles, personne n'a signé de pétition adressée au ministre de l'intérieur pour lui demander de réduire leurs peines. Qu'importent les souffrances d'une pauvre gouvernante, sans ami, et d'une couturière mourant de faim ! Condamnez-les aux travaux forcés, ne les ménagez pas. Qu'importe si leur santé est ébranlée ! Laissez-les mourir.

Laissez sortir de prison Mme Castle, sir Matthew White Ridey ! Elle fréquente la plus haute société et elle n'a pas besoin de voler, mais, en même temps, gardez-vous bien de réduire d'un seul jour la peine de la couturière et celle de la gouvernante. La haute société ne les connaît pas. Elles sont pauvres et sans appui, ce qui est un crime aux yeux de toutes les personnes qui se respectent.

L'homme qui nourrit des idées aussi subversives et qui ose les écrire et les publier est M. Labouchère, un gaillard qui trouve souvent à redire à bien des choses, un monsieur qui n'a pas l'échine bien souple, un être qui se figure que la justice doit être égale pour tous—Une espèce de républicain, quoi !

Que voulez-vous répondre à des gens de ce calibre ?

Non, non, Mme Castle a droit à toutes les sympathies des gens bien pensants et les marchands qu'elle a volés auraient dû s'estimer très heureux et très fiers

d'avoir eu des relations ultra-commerciales avec une dame de si haut parage.

. Chaque fois que je vois passer dans la rue une jeune fille aux épaules et aux hanches larges et à la taille de guêpe, je ne puis m'empêcher de penser que cette malheureuse doit être abominablement mal bâtie, et il est certain que la chose est vraie neuf fois sur dix.

La science, du reste, vient de le prouver d'une manière irréfutable.

Il y a un mois environ, la reine de Portugal s'ennuyait—les reines s'ennuient souvent—les dames d'honneur s'ennuyaient, les grands seigneurs s'ennuyaient, bref un vaste ennui royal enveloppait le palais de Lisbonne, quand la Souveraine eut une idée—les Souveraines ont quelquefois des idées—une véritable idée :

—Mesdames, dit-elle, j'ai une idée.

—Pas possible, Majesté !

—J'en ai une et la voici : puisque nous ne savons que faire de notre corps, tâchons de savoir ce qu'il y a dedans.

Marquis, veuillez faire venir immédiatement M. Z. le grand savant, avec sa machine à rayons Roëntgen, à rayons X ! Allez !

Le savant Z arriva, dirigea son appareil sur le groupe de haute lignée et deux heures plus tard les épreuves photographiques étaient remises à la Reine et à ses dames d'honneur.

—Horreur ! Horreur ! !

Ce ne fut qu'un cri désespéré. On ne s'ennuyait plus, on était épouvanté.

La photographie, qui ne respecte rien, montrait clairement les ravages du corset : poitrines déformées, foie comprimé, organes déplacés etc., bref, des femmes mal faites, difformes, au corps comprimé comme le sont les pieds des Chinoises.

A quelque chose malheur est bon, car, d'un commun accord, toute la cour féminine portugaise résolut de ne plus porter de corset.

Les baleines ont appris la nouvelle avec beaucoup de plaisir.

. Eh bien ! on le connaît donc enfin le Dr Bataille, l'être mystérieux qui a écrit *le Diable au dix-neuvième siècle* !

D'aucuns croyaient—et j'étais un peu du nombre,—que c'était l'œuvre d'une allucinée. D'autres soutenaient que c'était un individu qui voulait tout simplement faire de l'argent ; ce sont les derniers qui ont raison.

Oh ! ce gaillard connaissait bien l'humanité ; il savait qu'on pouvait exploiter sans fin sa soif de lecture d'aventures grotesques et d'histoires malsaines, et il a réussi.

Il doit être riche maintenant.

L'auteur s'est dévoilé tout seul et c'est un M. Charles Hacks, ancien médecin de la marine marchande française, matérialiste complet, comme il le dit lui-même.

Voici ce que dit à ce sujet l'*Univers*, journal catholique, de Paris :

En 1892, il eut l'idée d'exploiter les chrétiens qui croient trop volontiers aux manifestations diaboliques.

L'entreprise était assez facile puisqu'il avait, sur les côtes de l'Inde et à Ceylan, ramassé de vieux récits, qui d'ailleurs sont enregistrés partout. Cependant il avait lieu de craindre que les gens qui l'avaient connu sur les paquebots des messageries maritimes ne dévoilassent bientôt la fumisterie de ses imaginations.

Une autre raison encore lui conseillait la prudence : il venait de publier, la même année, un volume riche de blasphèmes, et qui contient pas mal d'absurdités et de gaudrioles. Se po er tout de suite en pourfendeur du diable et en champion du surnaturel divin, c'était mener la besogne trop vite, à moins pourtant de s'affubler d'un nom de guerre ! "Bataille," justement ! Le docteur Hacks se baptisa de la sorte et se mit à raconter comme quoi ses vieilles croyances religieuses, heureusement demeurées intactes, furent mises à l'épreuve dans la compagnie des occultistes blancs, jaunes, noirs, outre une foule de nuances intermédiaires.

La main sur la conscience et quittant seulement

cette attitude pour faire des signes de croix, il médita sa prétendue rencontre avec un prétendu Carbuccia qui prétendait avoir vu Lucifer et dont le domicile, naturellement, était tenu secret. L'intéressant Carbuccia n'avait pas manqué d'amasser sur sa tête une cinquantaine de condamnations à mort.

L'article de *l'Univers* a deux colonnes et je ne puis le citer tout entier, mais ce qu'il était important de savoir c'est que les lecteurs du livre en question ont été mystifiés d'un bout à l'autre.

Mais aussi quelle idée géniale que d'avoir adopté ce titre : *Le diable au dix-neuvième siècle*.

Avec ce titre là, dit Eugène Tavernier de *l'Univers*, on vendrait n'importe quoi comme du pain.

Tout cela est bien joli, nous sommes fixés sur la valeur de l'auteur et du livre, mais qui guérira le mal produit, les pauvres cerveaux dévoyés par la lecture de cette œuvre.

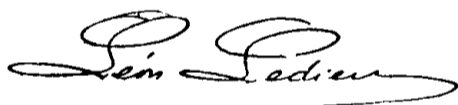
Qui ramènera l'apaisement dans ces esprits qui, a force de ne s'occuper que du diable, de voir le diable partout, de ne parler que du diable, de ne rêver que du diable, d'avoir toujours peur du diable, en sont arrivés à penser rarement à Dieu ?

* * * L'Espagne a déjà envoyé 120,090 hommes à Cuba pour réprimer ce qu'elle appelle une révolte, elle va en envoyer 200,000 pour en finir, c'est-à-dire pour tuer tous les Cubains, qui ont la vie dure, à ce qu'il paraît.

C'est parfait, c'est atroce, c'est absurde, c'est très beau, selon qu'on se place à un point de vue ou à un autre, mais ce qui ne me surprendrait pas du tout, c'est que quand les 320,000 Espagnols et tous les Cubains seront morts, les Etats-Unis étendront leurs puissantes mains sur l'île et diront : "Ceci est à nous !"

Il est, en effet, bien probable que l'Espagne, même victorieuse, ne pourra pas garder ce cimetière.

Et tout cela, parce que les Cubains voulaient une chose qui appartient à l'oiseau, à l'animal non réduit à l'esclavage, au poisson, à l'insecte, au papillon : la Liberté !



CHRONIQUE EUROPÉENNE

Paris, 30 octobre 1896.

Voici novembre qui vient avec son humide cortège de pluies et de nuits noires enveloppant la terre.

La fête de la Toussaint est bien placée, à cette date de l'année, pour nous rappeler ceux qui ne sont plus, ceux qui nous ont précédés dans l'éternité.

Le jour de la Toussaint, à Paris, c'est vraiment la fête des morts ; des milliers de Parisiens vont en famille revoir les tombeaux des êtres chers appelés par Dieu ; les tombes sont fleuries pieusement, et la cité de la Mort frissonne, avec ses fleurs nouvelles et parfumées, au vent d'automne qui souffle, pendant que les passants se souviennent de ceux qui gisent là, attendant le jour du final jugement.

L'an dernier, à pareille époque, je passais, distrait et songeur, devant la tombe de la "Dame aux Camélias," au cimetière Montmartre, et je voyais Alexandre Dumas poser, de ses mains, une couronne de camélias sur la pierre abritant la chère amie disparue, tandis que cette année, tous deux dorment dans la même terre, à quelques pas l'un de l'autre ; et les fleurs qui couvrent les deux tombes sont vieilles, fanées, elles s'en vont, balayées par le temps !

Dans deux jours, nous verrons donc le premier de novembre 1896, mais je ne rencontrerai pas, au cimetière du Père Lachaise, le même grand, noble vieillard à tête blanche, Arsène Houssaye, qui, l'an dernier, me salua de son triste sourire de vieux, quand il me vit passer devant le tombeau qui devait le recevoir si tôt. Car il est parti, ce glorieux vétéran des Lettres

françaises, et, sur son tombeau, j'irai déposer une des roses qu'il aimait tant !

Et puis, en voyant d'autres tombes, de celles qui renferment de jeunes morts, des morts de vingt ans à peine, un souvenir attendri étreindra notre cœur ; nous songerons aux pauvres fleurs que la destinée a si vite séparées de leurs tiges.

* * *

Je découpe, du *Journal Illustré*, ces jolies *Pensées et impressions* d'Armand Silvestre :

Que l'heure est donc brève,
Qu'on passe en aimant !
C'est moins qu'un moment,
Un peu plus qu'un rêve.

C'est à nos pleurs que se mesure
Tout ce qui nous fut un plaisir,
Et, plus profonde est la blessure,
Plus le cœur se doit applaudir.

De regrets l'amour est suivie,
Qui lentement sont effacés.
—Trop vite s'écoule la vie,
Trop vite, hélas ! et pas assez !

S'il existe vraiment, où donc s'arrête-t-il,
Cet effroyable droit qui nous livre la vie,
Comme une chose inerte au travail asservie,
Et nous met la douleur aux mains comme un outil ?

Le temps est sans pitié, qui fait naître après l'heure
Ceux dont l'heure eût servi les aspirations,
Ridicules délires de générations
Dont la gloire, pour eux, n'ont que regret de leurre.

Nature, ta puissance est telle
Que, par toi, chantent les douleurs
Et les tombeaux portent des fleurs.

Tout est cercueil, mais tout cache un vivant ! Perdue
Au secret des tombeaux, la vie attend l'essor.
—L'aile immense des cieus, sur la terre étendue,
Couvre l'œuf immortel que féconde la Mort !

* * *

Depuis trois larges semaines, nous avons plus de pluie que de beau temps ; mais Paris, au quartier Latin, est joyeux, quand même, parce que c'est actuellement la date de la rentrée des cours, et messieurs les étudiants arrivent, alertes et souriants, dans les restaurants et les cafés, où les jolies étudiantes les reçoivent en chantant des airs de jadis.

Les étudiants canadiens, nos docteurs et nos peintres recommencent leurs travaux plus ardemment, en songeant à la gloire qui les attend au pays !

Notre ami et compatriote, M. Raoul Barré, fera, ces jours-ci, le dessin de l'intérieur d'une chambre d'étudiants canadiens à Paris, et ce dessin sera publié dans le *MONDE ILLUSTRÉ*, avec quelques lignes sur la vie d'étudiant ici.

* * *

Nous apprenons que notre compatriote le docteur S. Martel, qui, en partant de Paris, est allé s'établir au No 711 de la rue Boylston, à Boston, vient de faire deux très-importantes opérations dans les maladies des yeux et avec un succès complet.

Toutes nos félicitations à l'ex-assistant chef de la célèbre clinique Landt.



Les cœurs fiers qui se renferment en eux-mêmes, et les cœurs humbles qui se comptent pour peu de chose, donnent leur affection sans exiger de retour.—EUGÈNE MARBEAU.

Soyons hommes avec les hommes, et toujours enfants devant Dieu ; car à ses yeux nous ne sommes que des enfants. La vieillesse même, en présence de l'éternité, n'est que le premier moment du matin.—JAUBERT.

VOIX NOCTURNES

*Laissant voguer ma barque au souffle des zéphirs,
Je m'en vais, emporté par la brise qui passe,
Je m'en vais sans un but, dans la nuit, dans l'espace,
Je m'en vais et j'entends des voix et des soupirs.*

*C'est l'hymne de la nuit aux mondes inconnus,
C'est l'hymne de l'insecte à la fleur qu'il adore,
C'est l'hymne de l'étoile aux vagues qu'elle dore,
C'est l'hymne des esprits dans les ondes perdus.*

*Que j'aime à vous entendre, accents pleins de tristesse,
Bercez donc mes douleurs, ô, bercez-les encor,
Sous le grand ciel bleuâtre et sous la lune d'or,
Endormez ma douleur, endormez la sans cesse.*

*Endormez les désirs éperdus de mon cœur,
Cette soif d'infini qui torture mon âme,
Endormez, endormez cette brûlante flamme
Que verse dans notre être un besoin de bonheur.*

*O ma nacelle, vogue au loin, loin de la grève,
Laisse sur l'onde calme un sillage argenté,
Moi je prête l'oreille, et dans l'immensité
Je crois apercevoir l'idéal de mon rêve.*

H. DEMERS.

PETITE POSTE EN FAMILLE

B. B., Woonsocket.—Rien à faire avec ces deux premiers essais. Travaillez de nouveau.

J.-E. R., Québec.—*Quelques fleurs pour un souvenir* passera dans un prochain numéro. Nous ne saurions préciser quand.

A. L., Saint-Zotique.—*La Patrie* est une bonne composition, dans l'ensemble, et bien inspirée. Nous publierons prochainement.

Biby, Montréal.—Il y a du bon dans votre narration, mais encore trop de faiblesses pour qu'on puisse publier. Exercez-vous, vous réussirez ; vous avez talent et humour. Et puis, donnez-nous un nom responsable.

Adolphe H., Montréal.—Excellent essai. Passera le plus tôt possible.

J.-E. R., Lévis.—Certes oui, nous publierons avec plaisir et gratitude.

Violette de Prairie, Laprairie.—Vos *Coueurs de dot* pourraient passer, mais avec quelques légères modifications, notamment dans le pseudonyme, car nous comptons déjà une *Violette* au nombre de nos collaboratrices. Vous pourriez aussi bien signer *Fleur de Prairie*. Et puis, nous ne publions rien sans un nom responsable.

Aimée Patrie, Québec.—Dès le prochain numéro, nous espérons, votre *Lettre de Québec*.

J.-H. D., Sainte-Cunégonde.—*Désillusions* ne peut être inséré tel que vous nous l'envoyez. Le fond n'est pas mal, travaillez de nouveau la forme : "Polissez-la sans cesse et la repolissez."

Jacques S., Québec.—Nous essaierons de passer intégralement votre nouvelle dans notre dernier numéro de novembre.

B. E., Montréal.—*L'Amitié* aura son tour de publication, dès que faire se pourra.

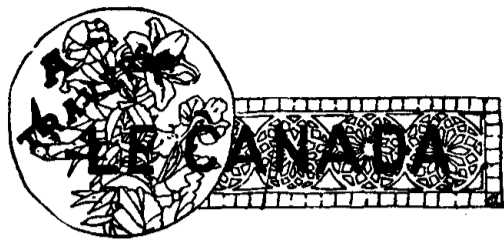
FRANCE ET RUSSIE

(Voir gravure)

Sous ce titre, nous publions un dessin à nous adressé de Paris, par notre jeune artiste canadien-français, M. Raoul Barré. Nos lecteurs le remarqueront, il y a un réel cachet dans ce travail de notre jeune compatriote. Nul doute que si M. Barré poursuit quelque temps ses études, sous les maîtres du crayon, dans la capitale française, il ne nous revienne doué d'un savoir-faire qui fera honneur à sa nationalité.

France et Russie, tableau symbolique de l'alliance franco-russe, a éveillé l'attention d'amateurs parisiens.

Les lecteurs canadiens ne manqueront pas de l'apprécier hautement à leur tour.



TROIS-PISTOLES

A Mlle Camille d'Amours.

Qui de nous n'a une campagne aimée, un coin chéri, charme du souvenir, où chaque été, sous le toit des amis, l'on revient goûter le repos avec joie, retremper ses forces et entendre les voix du passé nous parler d'avenir ?

Pour ma part, je l'avoue franchement, rien ne me plaît plus que de passer quelques mois, en été, dans ma campagne natale. Le temps, en moissonnant graduellement tous mes plus doux espoirs, chaque jour me rattache au lieu de ma naissance ; mon berceau me rappelle et toujours j'aime à fuir plus loin dans le passé.

Mon esprit s'enfonce dans tes horizons, cher Trois-Pistoles, je vais par ton chemin de roi, ombragé de peupliers, d'érables et de saules, respirer ton air pur, écouter tes vieux airs entendus mille fois. Je refais, cet été, ce doux pèlerinage. Il fait soleil partout, sous ce ciel lumineux, sur les bords de la grève, dans les prés verdoyants, parmi les hautes herbes. C'est ici que j'ai vu commencer mon printemps, c'est ici que j'ai senti mon cœur battre et que j'ai fait mes premiers rêves.

Je cherche machinalement des yeux l'antique église du rivage, elle n'est plus, mais je la vois encore, là sur le bord du fleuve qui gonfle ses vagues.

—Vous vous rappelez la vieille église d'en bas ? Autour d'elle, quel parfum d'églantines et de passeroles aux fraîches couleurs. Elle semblait se regarder dans le miroir des flots, qui baignaient ses pieds ; son clocher paraissait se perdre dans la pourpre des nuages du soir.

—Oui, je la revois, la vieille église ; au-dessus de sa flèche aigüe, la lune plane et elle est entourée d'ombre, j'entends la douce mélodie des flots et du vent. Du fond du temple, un bruit d'orgue et de chants pieux ne viendra-t-il pas caresser mon oreille ?...

Je monte sur le petit cap qui la domine. Petit cap au tapis de mousse, chargé d'épinettes toujours vertes, dans votre étroit sentier bordé de fleurs et de fruits sauvages, que vous avez ouï de spirituelles et gaies causeries, que vous avez caché et bercé de tendres rêveries !

Ici, tout près, le Saint-Laurent bleu étend sa plaine immense, moirée de plis, frangée d'écume, que les goélands effleurent de l'aile dans leur vol vers les Laurentides se dessinant dans le lointain ; que les chaloupes et les barques des pêcheurs, les goélettes et les bateaux transatlantiques tachent de leurs points noirs, atomes perdus dans cet espace.

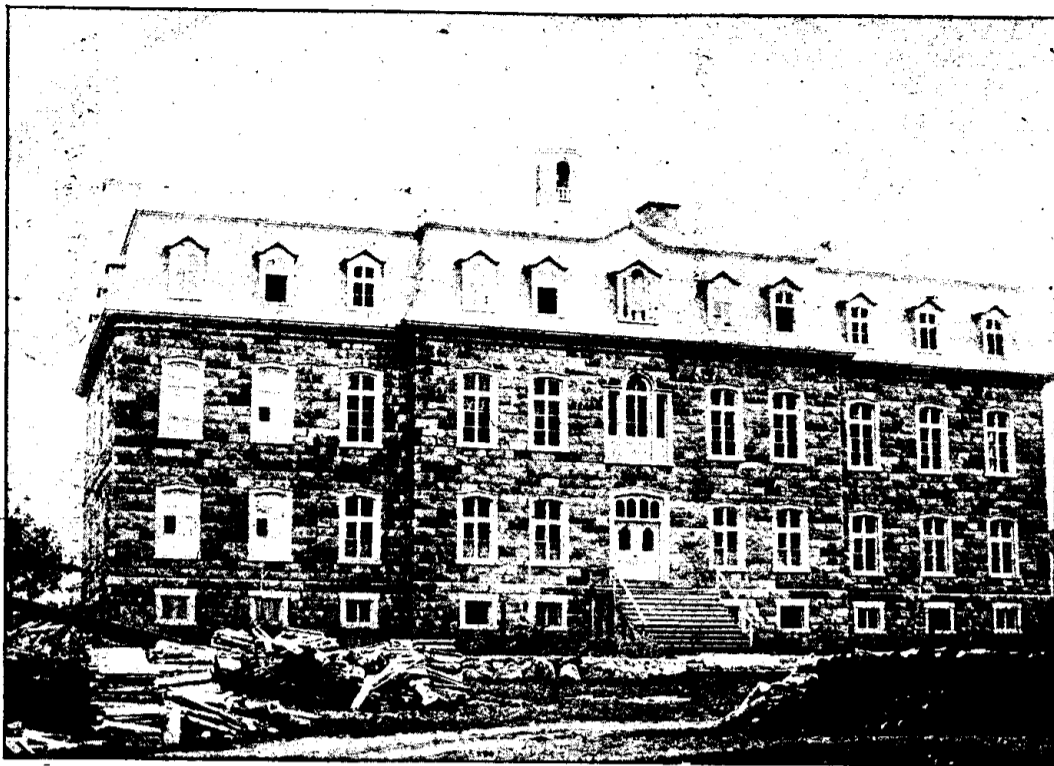
De quelque côté que je me dirige, je marche d'enchantements en enchantements.

Une partie du littoral fort curieuse à visiter est celle qui va du quai à la Pointe Jos-Ignace. On y voit le bord de mer le plus gai et le plus coquet qui se puisse imaginer. Il y a, ici et là, de gros rochers, sur lesquels les vagues viennent déferler en écumant.

Parler de la Pointe-des-Rieux, du cap Marteau, de la Pointe-à-la-Loupe, c'est parler de noms bien connus aux lecteurs de Chs-A. Gauvreau, l'historien de Trois-Pistoles, mais sans compter les Rassades, l'Île-aux-Pommes et les îlets, avec leur verte ceinture de sapins, que d'endroits charmants on découvre encore !

C'est la savane que traverse la petite et poissonneuse rivière Renouf.

La Cascade d'Amours, qui se jette dans un large bassin, au milieu d'un immense fer à cheval de verdure. On y descend, en s'accrochant à tous les arbres ; de moment en moment, au milieu du bruit assourdissant de la chute d'eau, les cris aigus d'une troupe



TROIS-PISTOLES.—LE COUVENT

d'écureuils ou le sifflement railleur des merles jettent, dans ce concert d'une nature vierge, la note de vie et de gaieté.

L'Île-aux-Basques, cet endroit chéri des pique-niqueurs. J'y suis allée aujourd'hui même. L'eau du fleuve, au milieu duquel s'élève cet îlot de verdure, dormait, claire et limpide, réfléchissant les nuages du ciel et les grands pins. C'est la sérénité, c'est le calme dans la beauté. La vie, n'y manque pas pourtant, le chant des oiseaux et des feuilles, et tous ces mille bruits que l'oreille entend sans les comprendre, dans la profondeur des bois, viennent, par intervalles, faire tressaillir l'esprit qui rêve et animer ce petit désert. C'est bien là un de ces lieux qu'on ne peut voir sans se sentir le cœur traversé par le désir du poète ; sans se dire qu'il serait bon d'y encadrer sa vie entre ses affections et ses souvenirs. Aimer, vivre et mourir là. Qui de nous n'a pas fait, un jour, ce petit rêve du paradis, dans un endroit chéri ? Qui de nous, hélas ! ayant fait ce rêve, l'a réalisé ?

L'Île-aux-Basques a sa légende. Elle raconte qu'une joyeuse compagnie s'était réunie pour y passer une bonne journée dans le bois, un de ces vrais pique-niques si chers aux jeunes gens. On devait s'amuser, le temps était magnifique ; tout le monde était en liesse, les échos retentissaient de rires et de chants. Après un gai repas, un jeune disciple d'Esculape, grand amateur de chasse, eut un caprice. Sur le fleuve, à cet endroit, il y a toujours beaucoup de marsouins ; il prit son fusil et s'embarqua sur un petit canot d'écorce ; il ne voulut emmener personne, et, malgré les représentations de ses amis, il s'élança dans le frêle esquif, qui chavira ; un long cri de désespoir ébranla les échos d'alentour, un cri d'agonie et de mort. Ce fut tout ; le gouffre avait gardé sa proie, et une journée si gaiement commencée s'acheva, pour ceux qui restaient, dans les larmes et dans les sanglots.

Il y a sur le bord de la grève, à la Pointe, un gros rocher mystérieux, sur lequel sont imprimés des *piéds* et des *poings* humains. On en conte plusieurs légendes, et il est vrai qu'il y a sujet à broder toute une histoire sur ce vaste bloc de roche aux traces énigmatiques.

Que de belles excursions nous faisons, le jour, le soir, oui le soir surtout, sous un rayon de soleil couchant ou de lune argentant la cime des vagues ! J'aime à regarder le sillage du bateau, j'aime le murmure des flots et je trouve qu'il fait bon respirer l'âpre odeur du varech. Bientôt se lèvent les premières étoiles ; de grands nuages argentés courent au ciel ; parfois aussi la lune se voile, et nous voguons tout doucement à

travers les rochers ; les parfums des fleurs champêtres se répandent dans l'air, emportés par la brise, les oiseaux cherchent leurs nids et le silence solennel qui annonce la nuit remplit l'âme de poésie.

Autrefois, j'avais de bons amis avec qui j'allais faire de délicieuses promenades ; nous nous isolions dans notre joie ; c'était alors pour nous le temps des longs espoirs et des vastes pensées, " nous devisions, sans fin, d'idéal, d'avenir, tenant nos rêves d'or pour suprêmes richesses."

Je voudrais, par vos noms, vous faire tous revivre, vous, mes premiers amis, que Dieu a rappelés vers un monde meilleur.

Toi qui de ce beau fleuve aimais tant les flots bleus, mon bon George, toi le seul confident de mes rêves d'enfant, tu dors d'un éternel et paisible sommeil, dans cette mer aimée.

Et toi, cher Cyprien, toi par qui la raison se montrait parmi nous, toi si bon, si sensé, si joyeux et de si doux aspect, simple dans l'héroïsme et gai dans le malheur, tu nous a quittés aussi. Calme et sereine, comme elle devait l'être, fut ta dernière heure.

Ailleurs je t'ai pleuré, pauvre cousin Charles-Eugène. C'est avec toi, mon émule, mon maître en l'art des vers, que j'ai tant et souvent voyagé dans le pays des rêves. Ton nom, prononcé bien souvent dans nos causeries intimes, me rend mes plus beaux jours, entremêlés aux tiens.

Que d'autres amis nous ont laissés déjà ! Je m'aperçois qu'il en reste bien peu, ici, à présent, des gais compagnons de mon enfance. Je n'écris pas leurs noms et je fais, sans remords, la grande part aux disparus ; mais " tous de ma jeune vie ont embelli la fête," et je puis m'écrier, en toute sincérité, avec un contemporain célèbre :

" Plus tard, sous d'autres cieux, nous dirigeons nos pas, Mais nos premiers amis ne se remplacent pas."

Camille

Août 1886.

Ceux que nous avons aimés et que nous avons perdus ne sont plus où ils étaient, mais ils sont toujours et partout où nous sommes.—ALEX. DUMAS.

La vie est une prison et la mort une délivrance ; mais, ici, les prisonniers ne redoutent rien tant que leur liberté.—G.-M. VALTOUR.

CONSEILS

A mon cousin désolé.

Mon pauvre ami, pourquoi te désoler ?
 N'est-il pour toi nulle ivresse sur terre ?
 A nos beaux jours, l'hiver doit succéder.
 Tu me fais mal : cesse ta plainte amère.
 Tu fus trompé ; mais ne savais-tu pas
 Qu'un cœur de femme est un oiseau qui vole ?
 Pour le garder, il faut de grands appâts :
 Cages d'argent, nids d'or, douce parole.
 Pour ton bonheur, ami, laisse voler
 Ce bel oiseau qui nous fait, bien qu'on l'aime ;
 Et plus prudent, aime qui sait l'aimer :
 Ton ciel alors, sera beau, charmant même.

J. BEAULIEU.

UNE EXÉCUTION

AU BATAILLON DES ZOUAVES PONTIFICAUX, LA VEILLE DE LOIGNY

Le général de Souis avait placé ses batteries de réserve sous la garde d'une légion bretonne et vendéenne, composée des mobiles des Côtes-du-Nord et des volontaires de l'ouest, autrement dit les zouaves pontificaux, dont la bravoure était connue. A la défense d'Orléans, ils s'étaient déjà signalés : l'honneur du combat de Brou leur revenait en partie, et ils étaient à la veille de créer leur belle légende héroïque et sanglante.

L'élan volontaire, le sentiment du devoir, la foi chrétienne, voilà ce qui faisait leur force, non la terreur. Ils ne connurent point la rigueur des cours martiales. Tous n'avaient cependant pas leur nom inscrit sur l'Armorial de France et n'étaient point soutenus par les plus nobles sentiments.

Deux d'entre eux, au contraire, méritèrent une observation d'un officier, qui était un parfait gentilhomme, de mine et de cœur, allant au feu en gants de soirée et en bottes vernies. Cette recherche, loin d'être étudiée, était le témoignage, poussé à l'excès, du respect de soi-même, et la manifestation naturelle d'une grande pureté d'âme. Il n'avait pas un blason trompeur : *D'azur à une fleur de lis naturel, au chef d'hermine.*

Or, les deux zouaves qu'il avait pris en faute lui repliquèrent à la muette, par un geste d'une liberté qui frisait l'obscène. Si la scène n'avait eu aucun témoin, elle se fût sans doute terminée là, le capitaine

ne pouvant que reculer devant la honte de motiver sa punition en termes précis : mais quelques officiers et sous-officiers, d'autres zouaves étaient présents ; l'écho du scandale parvint vite aux oreilles du colonel.

Avec la décision qui le caractérise, M. de Charette ordonna à son officier d'habillement de se procurer dans le village deux vêtements comme de paysans. Pantalons de bure, blouses, bonnets de laine et sabot. Sur le champ, les délinquants durent troquer leur uniforme contre un accoutrement rappelant par la coiffure celui des forçats.

Ordre est donné au régiment de s'assembler et de former le cercle. Au centre, se trouvent le colonel et le capitaine offensé, devant, les deux hommes désormais indignes de figurer dans la noble légion.

Pour solenniser l'exécution des brebis galeuses, le

colonel de Charette tient à prononcer un discours qui leur grave la honte dans le cœur et y sème le remords. Il commence d'un ton sincèrement indigné ; mais autant il excelle dans la brève éloquence du champ de bataille, qui, par un mot, par un geste coupant la mitraille, enlève les hommes, autant il est réfractaire à la rhétorique oiseuse qui arrondit et enchaîne élégamment et savamment les périodes. Au milieu d'une phrase un peu laborieuse, l'un des condamnés, peut-être pour se donner une contenance, laisse errer, à l'ombre de son bonnet, sur ses lèvres, un imperceptible sourire. Pas si imperceptible qu'il échappe au colonel.

Tant pis ou tant mieux : la phrase ne sera jamais finie. Le colonel de Charette, d'un air à faire reculer Garibaldi, c'est-à-dire avec un calme imperturbable, en caressant doucement sa longue barbe, s'avance vers l'impertinent et lui ordonne de faire demi-tour. Sans s'expliquer d'abord vers quel but tend le commandement, mais n'en augurant rien de bon, le zouave l'exécute avec tremblement. Aussitôt la botte du colonel s'élève, sa jambe se replie, puis s'allonge comme un ressort puissant. Littéralement soulevé de terre, le malheureux zouave est projeté à quatre pas en avant, sur ses pieds qui marchent, qui trottent, qui galoppent. Le cercle, devant lui, s'est ouvert d'instinct, et derrière lui court son compagnon ; il court aussi vite que ses sabots le lui permettent.

Oncques le régiment n'entendit parler d'eux, et, depuis lors, nul ne manqua tant soit peu d'égards envers le correct capitaine.

RÉCRÉATIONS

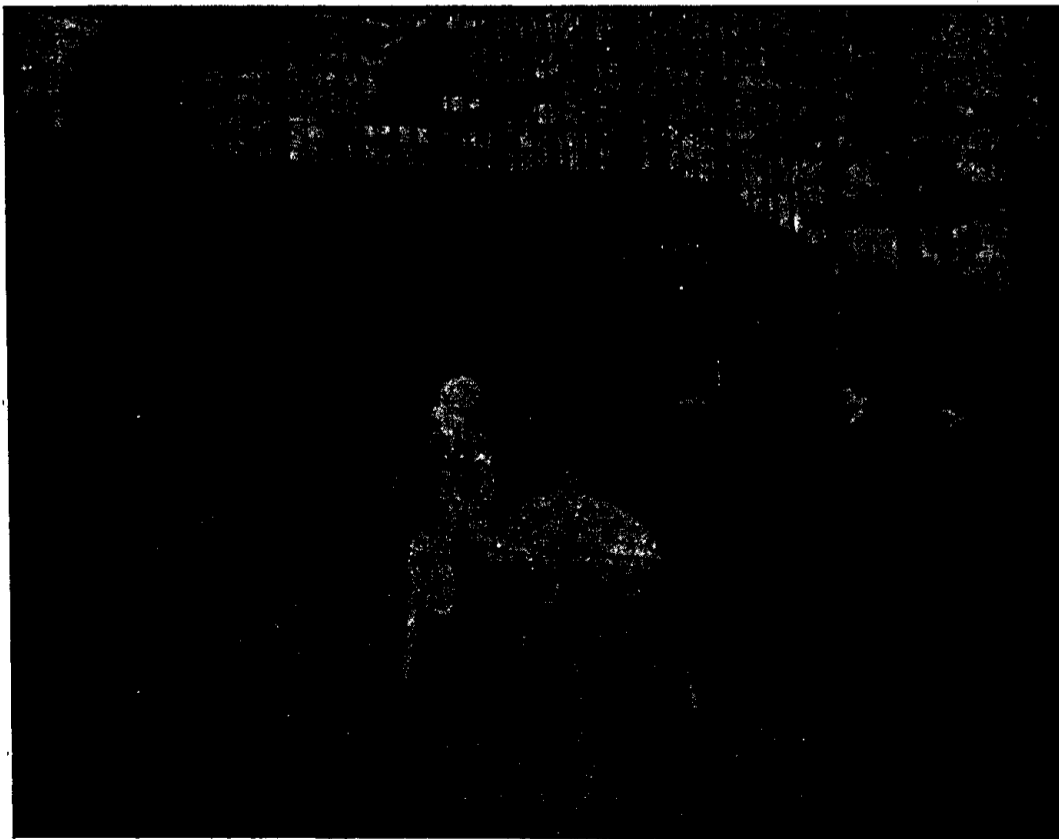
EFFET D'OPTIQUE

Il ne faut pas être très grand clerc en observation pour avoir remarqué que le bois aminci laisse passer les rayons de lumière rouge. Ceci posé, sculptez sommairement, sur une planchette de sapin, (ce bois étant fort tendre) un paysage grossier, au centre duquel figure une montagne à la cime évasée, en forme de cratère.

Approchez ensuite cette planchette de la lumière d'une bougie ou d'une lampe, vers le fond d'une pièce un peu obscure, de façon à former transparent. Vous vous donnerez à vous-même l'illusion d'une éruption volcanique, en miniature et sans danger.



NEW-YORK.—LE LAC DANS LE CENTRAL PARK



NEW-YORK—UN COIN DU JARDIN ZOOLOGIQUE DANS LE CENTRAL PARK

LOISIRS D'UNE GRAND'MÈRE

FRAGMENT

.....
 Vous tous qui respirez dans la nature immense,
 Poète qui chantez les oiseaux et les fleurs,
 Peintre qui traduisez leurs brillantes couleurs,
 Vous songeurs, vous savants qui suiez la science,
 Qui connaissez du ciel les splendides clartés,
 Vous qui serez partout et toujours écoutés,
 Vous qui faites les lois et que le peuple encense,
 Pouvez-vous m'éclairer et me dire comment
 Le cœur ainsi se fond sous un regard d'enfant ?

EUGÈNE VICQ.

LE NOM DE LONGUEUIL

Dans le greffe du notaire Severin Ameau, sous la date du 7 de juillet 1652, aux Trois-Rivières, il y a le contrat de mariage de Jean Leduc et de Marie Villemin (?) qui porte les signatures de Jeanne Mance, L. Closse, des Mazures, Jacques Aubuchon.

Charles Lemoine et Pierre Boucher signent également cette pièce. Les conjoints font leurs marques.

A part Boucher et Aubuchon, toutes les autres personnes étaient alors en route de Québec pour Montréal où eut lieu le mariage de Leduc, devant l'Eglise, le 11 novembre suivant.

Le contrat du 7 juillet 1652 nous donne le premier rapprochement connu entre les noms de Charles Lemoine et de Longueuil. Comment cela avait-il lieu ? Voici mon explication :

Le 31 mai 1651, M. de Longueuil, page du roi, s'embarquait à Sainte-Anne d'Auray en Bretagne pour le Canada, à la suite de M. Jean de Lauzon, qui allait prendre le gouvernement de la colonie (*Documents sur le Perche*, 1896, page 63, partie canadienne) et, le 12 octobre suivant, M. de Lauzon arrivait en rade de Québec (*Journal des Jésuites*). Le M. de Longueuil du 7 juillet 1652 aux Trois-Rivières devait être celui qui accompagnait M. de Lauzon et non pas notre Charles Lemoine puisque celui-ci ne portait pas encore ce surnom et qu'il signe simplement "Charles Lemoine" à côté de l'autre qui se dit "De Longueuil."

D'où venait ce page du roi et que devint-il ? Je n'en sais rien. Il est probable qu'il ne demeura pas longtemps dans la colonie.

Remontons un instant en arrière. M. de Lauzon, qui aurait accepté la lune, si on eût pu la lui donner, s'était fait accorder, le 15 janvier 1635, un domaine en seigneurie qui commençait à la rivière Châteauguay, s'étendait jusqu'à la rivière Saint-François du lac Saint-Pierre, embrassait l'île Sainte-Hélène, l'île de Montréal, et, en profondeur allait au delà de la frontière américaine actuelle. Ce royaume en bois debout portait le nom de la Cité qui était celui de l'un des enfants de M. de Lauzon. (Voyez mon *Histoire de Saint-François-du-Lac*, pages 5-7). Vers 1657, un endroit de cette région, situé vis-à-vis le bas de l'île de Montréal, s'appelait la *Petite Cité* et, cette année, M. de Lauzon l'accorda, en arrière-fief, à Charles Lemoine, qui demeura à Montréal en qualité d'interprète et de commerçant de fourrures. Lemoine imposa à cette terre le nom de Longueuil, en souvenir "d'un village de Normandie, chef-lieu de canton dans l'arrondissement de Dieppe, sa patrie." (Faillon : *Histoire de la colonie française*, III. 350-51). Le M. de Longueuil de 1651 et 1652 était-il pour quelque chose aussi dans le choix de ce nom ? C'est possible, mais voyons plus loin.

Charles Lemoine fut anobli en 1668, sous le nom de "Longueuil." On a écrit Longueil, Longueuil, Longueil, Long-euil, selon le caprice des gens, car alors on ne connaissait pas d'orthographe pour les noms—et tout cela signifie Longueil. Partant de ce point, M. Jacques Viger suppose, dans sa *Sabretache*, que cette désignation provient de l'étendue de l'horizon qu'embrasse l'œil quand on regarde de cette terre, à travers le fleuve, très large de là jusqu'à Montréal. (*Histoire de Longueuil*, 1889, pages 39-40). Il ne savait rien de ce que M. Faillon devait imprimer plus tard sur ce

sujet ; son manuscrit est resté longtemps sans être publié.

Deux autres fiefs contigus au premier, que Lemoine s'étaient fait concéder par les gouverneurs et intendants, après l'abolition du privilège de M. de Lauzon, lui formaient une belle seigneurie, du moins quant à ses dimensions, car elle se trouvait encore à peu près dans l'état primitif, lorsque, en 1676, Frontenac et Duchesneau réunirent ces trois fiefs en un seul, sous le nom de Longueuil, et confirmèrent Lemoine dans leur possession.

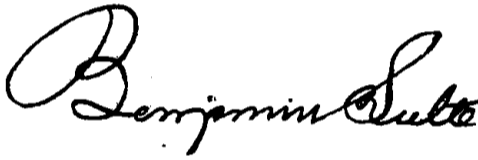
En 1679, dans un acte de mariage, le notaire mentionne la seigneurie comme "Longueuil de Dieppe." Ceci, ajouté à ce que l'on vient de voir, me fait adopter le dire de M. Faillon : Lemoine, consacrant par ce double nom le souvenir du lieu de sa naissance.

J'ai rencontré le nom de Marie Lorgueil, native de Rouen, qui épousa Toussaint Hunaut dit Deschamps, à Montréal, en 1654, mais en supposant que le nom véritable fut Longueil, la famille de cette femme paraît bien étrangère à celle de Charles Lemoine.

Il est tout de même singulier qu'un "M. de Longueil, page du roi," ait eu des rapports avec Charles Lemoine dès 1652, et j'incline à croire que le gentilhomme en question était de Normandie car, sans cela, le Père Balthazar de Bellême, qui a noté son départ de France pour le Canada (voyez les *Documents sur le Perche* indiqués plus haut), l'eût probablement laissé passer inaperçu.

Le Père de Bellême, capucin, était un amateur de l'histoire du Perche, faisant ses observations au jour le jour et très au courant des départs des Percherons et des Normands pour la colonie de la Nouvelle-France depuis 1634.

Que de choses je retrouverais si un voyage en Normandie m'était possible !



FEU LE CHEVALIER O. ROBITAILLE

Québec vient de perdre, dans la personne de M. le chevalier O. Robitaille, l'un de ses citoyens les plus éminents, et dont la vie peut se résumer dans cette belle parole : "il a passé sur la terre en faisant le bien."

Doué d'un esprit pénétrant, d'une activité fébrile et d'un cœur généreux, le défunt a rendu à sa ville et à ses concitoyens des services qu'il m'est impossible d'apprécier dignement. Il a prêté son concours à tout ce qui a pu contribuer à l'avancement moral, intellectuel et matériel de la vieille cité de Champlain.

Mais ce qu'il faut le plus admirer en lui, c'est son patriotisme ardent et éclairé.

M. le chevalier Robitaille appartenait à la pléiade d'hommes distingués qui jetèrent, en 1842, les bases de la société Saint-Jean-Baptiste de Québec, dont il a rempli toutes les charges, depuis la plus humble jusqu'à la plus élevée, avec un dévouement infatigable.

M. H.-J.-J.-B. Chouinard, dans son beau livre intitulé : *Fête nationale des Canadiens-Français*, rend un tribut d'hommage au patriotisme de feu le chevalier Robitaille.

C'est le défunt, je crois, qui a suggéré l'idée d'ériger, à Sainte-Foye, un monument à la mémoire des soldats tués à la seconde bataille des plaines d'Abraham, monument qui fut inauguré le 18 juillet 1855.

Dans un compte rendu de cette fête mémorable, où feu l'honorable P.-J.-O. Chauveau prononça la plus belle pièce d'éloquence canadienne-française, M. le chevalier Robitaille a écrit ce qui suit :

Nul doute que ces précieuses dépouilles auraient été, pendant de longues années, et peut-être pour toujours, exposées à toutes sortes de profanations, si la société Saint-Jean-Baptiste ne les eût recueillies pour leur donner une sépulture honorable, en les déposant sur le sol même, illustré par leur bravoure, sous

un beau monument qui redira à nos arrière-neveux ce qu'ont fait leurs ancêtres pour défendre le sol de la patrie.

J'ai glané ces lignes dans les archives de la société Saint-Jean-Baptiste de Québec.

M. le chevalier Robitaille était trop modeste, sans doute, pour parler de la part qu'il avait apportée à la réalisation de cette entreprise patriotique, mais il est de mon devoir de compléter le compte-rendu précité en disant que c'est en grande partie au zèle et à la générosité du regretté défunt que la société Saint-Jean-Baptiste doit l'érection du superbe monument des braves.

Ce vénérable vieillard, qui était âgé de quatre-vingt-cinq ans, est mort sur la brèche, en vaillant chevalier qu'il était. L'avant-veille du jour fatal, il assistait encore à une assemblée des directeurs de l'une de nos institutions financières. Mais la mort, cependant, ne l'a pas pris au dépourvu, car sa longue vie, remplie de bonnes œuvres, lui avait mérité la récompense que le divin Patriote accorde à ceux qui ont servi sincèrement la religion et la patrie.

Voici quelques notes biographiques cueillies dans différents journaux :

Feu le chevalier Robitaille naquit à Québec, le 3 décembre 1811. Il fit son cours classique au séminaire de cette ville, et en 1833 commença ses études médicales chez le Dr Morrin. Il prit ses degrés à l'Université d'Harvard, en 1838, et vint s'établir au faubourg Saint-Jean-Baptiste, où il pratiqua sa profession pendant près d'un demi siècle.

Marié en premières noces le 3 juin 1843, à dame Zoé-Louise Dénéchaud, décédée le 29 janvier 1853, il convola en secondes noces le 27 octobre 1859, avec dame veuve Auguste Quesnel, née Charlotte Verchères de Boucherville.

En 1851, ses concitoyens le choisissaient pour les représenter au Conseil-de-Ville et, cinq ans plus tard, il était élu maire de Québec.

Il a attaché son nom à la fondation de deux de nos principales institutions financières québécoises : la Caisse d'Economie Notre-Dame et la Banque Nationale, et il dirigea la première en qualité de président, de 1848 jusqu'en 1892. Il a été commissaire de l'Hôpital de Marine, depuis sa fondation jusqu'à sa fermeture, gouverneur du Collège Médical de la province, médecin de la prison, etc.

En un mot—et comme s'il eût été l'héritier désigné aux postes honorifiques occupés par son savant patron, le Dr Morrin—il a passé, comme lui, par les mêmes positions de confiance que le public ou le gouvernement confie aux hommes de valeur.

En janvier 1878, la Cour Romaine le créait chevalier de l'Ordre de Saint-Sylvestre.

Le défunt laisse trois fils et une fille : M. Amédée Robitaille, avocat, ancien président général de la société Saint-Jean-Baptiste de Québec, M. le Dr Arthur Robitaille, et M. Verchères Robitaille, comptable de la succursale de la Caisse d'économie à Saint-Roch, et l'épouse de M. le Dr Albert Marois, professeur à l'Université Laval.

Les funérailles de feu le chevalier Robitaille ont eu lieu au faubourg Saint-Jean-Baptiste, le 6 du courant. Une foule considérable, venue de toutes les parties de la ville, a accompagné, de la résidence à l'église et de l'église au cimetière, les restes de cet homme de bien qui emporte dans la tombe l'affection de tous avec la reconnaissance et les regrets de ses compatriotes.

Qu'il repose en paix, ce noble vétéran de la société Saint-Jean-Baptiste !



CONDOLÉANCES

A sa réunion du 31 octobre, la Société Canadienne de Paris, sous la présidence de M. R. Brunet, a adopté des résolutions de condoléances à l'occasion de la mort de Madame Baro, mère de notre compatriote et ami M. Pierre Baro.

M. CHALLEMEL-LACOUR

(Voir gravure)

M. Challemeil-Lacour, que l'état de sa santé avait obligé à abandonner, il y a près d'un an, la présidence du Sénat français, vient de mourir à l'âge de soixante-neuf ans. Il était né à Avranches (Manche), le 10 mai 1827.

Bien que, comme publiciste, il eut surtout traité des questions de philosophie, d'esthétique et de littérature, à la fin de l'Empire, M. Challemeil-Lacour se sentait mûr pour la vie publique. La Révolution du 4 septembre favorise son entrée de plain-pied dans sa nouvelle carrière. Il débute à la préfecture de Lyon, sous le gouvernement de la défense nationale, dirige le journal de la *République Française* sous l'inspiration de Gambetta, est envoyé à l'Assemblée nationale en 1872, par les électeurs des Bouches-du-Rhône. Elu sénateur du même département en 1876, il conserve son siège pendant les législatures suivantes. L'autorité dont il jouit dans son parti lui fraie le chemin des honneurs : il devint ambassadeur à Berne en 1879, ambassadeur à Londres en 1880, ministre des Affaires étrangères (cabinet Ferry) en 1882, vice-président du Sénat en 1889. Quatre ans plus tard, à la mort de Jules Ferry, après des éclipses intermittentes, il est élevé au fauteuil présidentiel du Luxembourg, au moment même où il vient d'être pourvu d'un fauteuil d'immortel au palais Mazarin. Des discours retentissants, plus encore que des écrits distingués, lui ont valu les faveurs de l'Académie, où il succède à Renan.

Modèles de correction littéraire, ses harangues, quoique prononcées avec un art de diction consommé, valaient plus encore à la lecture qu'à l'audition. Eloquence d'habile rhéteur plutôt que de fougueux tribun. Certes, elle n'était pas absolument artificielle, et l'orateur y mettait quelque chose de sa personne, mais ce quelque chose, précisément, avait au fond l'aigre amertume ou l'acidité mordante de certains fruits d'aspect alléchant. Souvent aussi, cette parole, dont l'orateur se montrait si complètement maître, était tranchante et froide comme une lame d'acier, une lame bien trempée, au manche joliment ciselé.

L'ORPHELIN

I

Flac, flac, flac font sur la route blanche les pieds roses d'un enfant blond.

Flac, flac, flac, pieds nus, ses souliers à la main, il trotte et s'amuse à suivre, sur les herbes folles, les insectes aux couleurs brillantes. Il trotte.—Les cailloux du chemin ni les ronces ou les épines des haies n'arrêtent sa marche aventureuse ; il court après un blanc papillon ou un bourdon très gros et noir.

Pareil à l'homme, ce grand enfant, il erre dans les prairies et guette, au long des ruisseaux, le poisson paisible.

Mais il est petit, tout petit, l'enfant, et ses désirs sont des rêves ; ses menottes, à peine, peuvent tenir une fleur.

Mais qu'importe à l'enfant les oiseaux et les fleurs, hochets, divertissements ! en son âme blanche, un seul amour grandit superbe, celui de sa mère.

Flac, flac, flac font sur la route blanche les pieds roses d'un enfant blond.

II

La mère est morte. L'enfant rêve.

Certain soir, quand vibre dans l'air la chanson d'un oiseau, alors que tout s'endort ; à l'heure mélancolique où glapit la chouette et que trébuchante, la nuit, tel un homme ivre, au long des bois se vautre, l'enfant sous un sapin dormait.

Maman n'était point revenue. Maman ! mot d'amour, tendresse des aimés. Il évoquait, ce cher petit, la mère disparue, quand de sa bouche rose,

églantine folle, ainsi qu'un chant, sans trêve, il modulait son premier balbutiement : Maman !

Là-bas, pourtant, où le soleil se couche, sur la montagne haute où le ciel, comme un dais, couvre une tour en ruines, là-haut, dans le ciel bleu, disait-on à l'enfant, là-haut était maman. Elle s'en était allée, c'est un très long voyage ; elle reviendrait peut-être, sinon il l'irait retrouver.

Oh ! aller voir maman. Quel désir et quel rêve ! Y courir bien vite, se hâter en les chemins tout habillés de fleurs.

Flac, flac, flac, font sur la route blanche les pieds roses de l'enfant blond.

Il part, le cher petit.

Évitant les génisses rousses, qui broutent dans les prés verts, à travers champs, dans les sillons fauves, il court l'enfant blond ; il court fort, bien fort, ses souliers à la main pour ne les point gâter.

Dans les halliers, les buissons, il gravit sans frayeur. En les sapins noirs, le vent pleure, et, sur la sombre mousse, des feuilles sèches couleurs d'aurores bruissent et se froissent. Il ne s'arrête point pour graver la colline. Au sommet, une forêt l'enserme. Le ciel est bien haut, très haut, et ce n'est point ici, sur le côté qu'il touche à la terre, mais là-bas, tout là-bas, sur cette montagne bleue qui se dessine embrumée, dans une éclaircie des grands arbres bruns. Non, ce n'est point ici et l'enfant se lamente. C'est l'heure où rentre les troupeaux et leurs joyeuses sonnailles en l'air calme du soir se mêlent à l'angélus qui se meurt au loin, délicieux.

Oh ! qu'il fait noir ; et cette âme claire d'enfant se froisse au toucher de la nuit lente qui tombe. De grands géants l'entourent ; dans le feuillage des clartés du ciel, un chant d'oiseau et, tout près du petit homme, à la pointe d'une herbe, un gros insecte rouillé, puis comme une lamentation, la triste mélodie des feuilles qu'agite la brise des nuits, et dans cette solennité terrifiante et grandiose de la nature qui, lassée du jour se drape de ténèbres, à même le sol, agenouillé, l'enfant pleure et prie. Il tombe endormi, la fatigue a vaincu la douleur.

III

Flac, flac, flac, ne font plus sur la route blanche les pieds roses de l'enfant blond.

Il ne lui faut point sortir, car il a pris froid, le jour qu'il voulut, sur la colline haute, aller revoir maman.

On l'a retrouvé, mais combien de recherches et d'angoisses affreuses.

Et voici qu'aujourd'hui, seul dans la chambre de maman, qu'il peut habiter alors qu'il est sage, l'enfant, sur une chaise, encore faible, de ses grands yeux battus, le nez contre la vitre, suit dans le ciel bleu le vol des hirondelles ; et cela l'amuse, ces courses vagabondes dans l'air vibrant, ces taches noires sur l'écran des cieus.

Il n'appelle plus maman, elle ne reviendra pas ; sa petite expérience lui dit qu'elle s'en est allée ! Quel retour probable pour une si longue absence.

Il n'en parle plus de "petite mère," mais son regard s'agrandit et si la santé revient, lente, à chaque jour, semble-t-il, ses yeux sont plus profonds et son visage s'amaigrit. Oh ! la douleur concentrée en cette âme, fleur à peine éclosée et meurtrie déjà, et comme au plus profond de l'être, la vie pour cet enfant n'a plus les couleurs d'espérance mais la cruelle morsure de l'expérience amère. Une immense solitude en lui : l'horrible déchirure dans l'existence, quand la mort arrache l'un à l'autre deux êtres pour qui la raison de vivre n'est que l'amour qui les unit.

Il ne va plus joyeux, l'enfant, dans les sentes ensoleillées et maintenant qu'il sort, c'est à petits pas tardifs qu'il erre autour de la mare où coassent les grenouilles. Comme elle l'attire, cette mare endormie derrière la maison. Il y va rêver et se gîte bien seul, en une oseraie qui lui fait un rideau de verdure. Dans ses mains menues le ballon que lui donna maman, il regarde, écoutant ce qui se bruisse à l'entour.

Un soir qu'il voguait, se penchant sur la mare, il crut voir, mais lointain, très lointain, le visage de maman ; il se baissa, la chère image approchait, approchait... il la voulut saisir et tomba...

Quelques cris qu'on n'entendit point, des hoquets, un remous, l'horrible frémissement de l'eau dormante qui fit danser, sur l'étang vert, les nénuphars, frères esquifs aux voiles blanches, et ce fut tout : le gouffre avait englouti l'enfant.

On le chercha longtemps. La lune de ses rayons pâles, éclairait sur l'eau funèbre un ballon qui flottait immobile, presque.

Flac, flac, flac, jamais plus ne feront sur la route blanche les pieds roses de l'enfant blond.

ANDRÉ FLOTROU.

LES DEUX BEAUTÉS

"Les dieux n'ont fait que deux choses parfaites : la femme et la rose." Mot aimable d'un philosophe, gens qui n'en disent guère, qui pour cela s'est conservé, que pour cela j'ai recueilli d'un journal, parmi l'aride politique, comme une fleur dans des rocaillies. C'est une bagatelle, un parfum d'Orient qui m'a fait plaisir : cassolette dans un désert. C'était quelque belle Grecque qui faisait dire cela, ou peut-être est-ce vrai, que sais-je ? Y a-t-il rien de comparable à la rose ? Y a-t-il rien de comparable à la femme ? Quand ces deux fleurs du paradis terrestre parurent, il faudrait savoir de Dieu même celle qu'il trouva la plus belle... Ah ! la rose resta la même, et la femme déchu s'enlaidit. Le péché dégrade toute la nature humaine, sans cela nous naîtrions toutes jolies, nous serions sœurs de la rose, et le compliment de Solon serait une vérité générale.

CONCERT

On nous promet, pour ce soir (17 novembre), un vrai régal artistique, à la salle du Y.M.C.A.

Il y aura un concert donné par Mlle Mabel Chambers et Mlle Bertha Bélasco, qu'assisteront les distingués professeurs J.-J. Goulet et A.-A. Hodgson. Les autres artistes inscrits au programme sont des plus favorablement connus du public amateur. Ils sauront, nous n'en doutons pas, rendre, avec tout le savoir qui les distingue, les beautés qu'on rencontre chez les maîtres de l'harmonie.

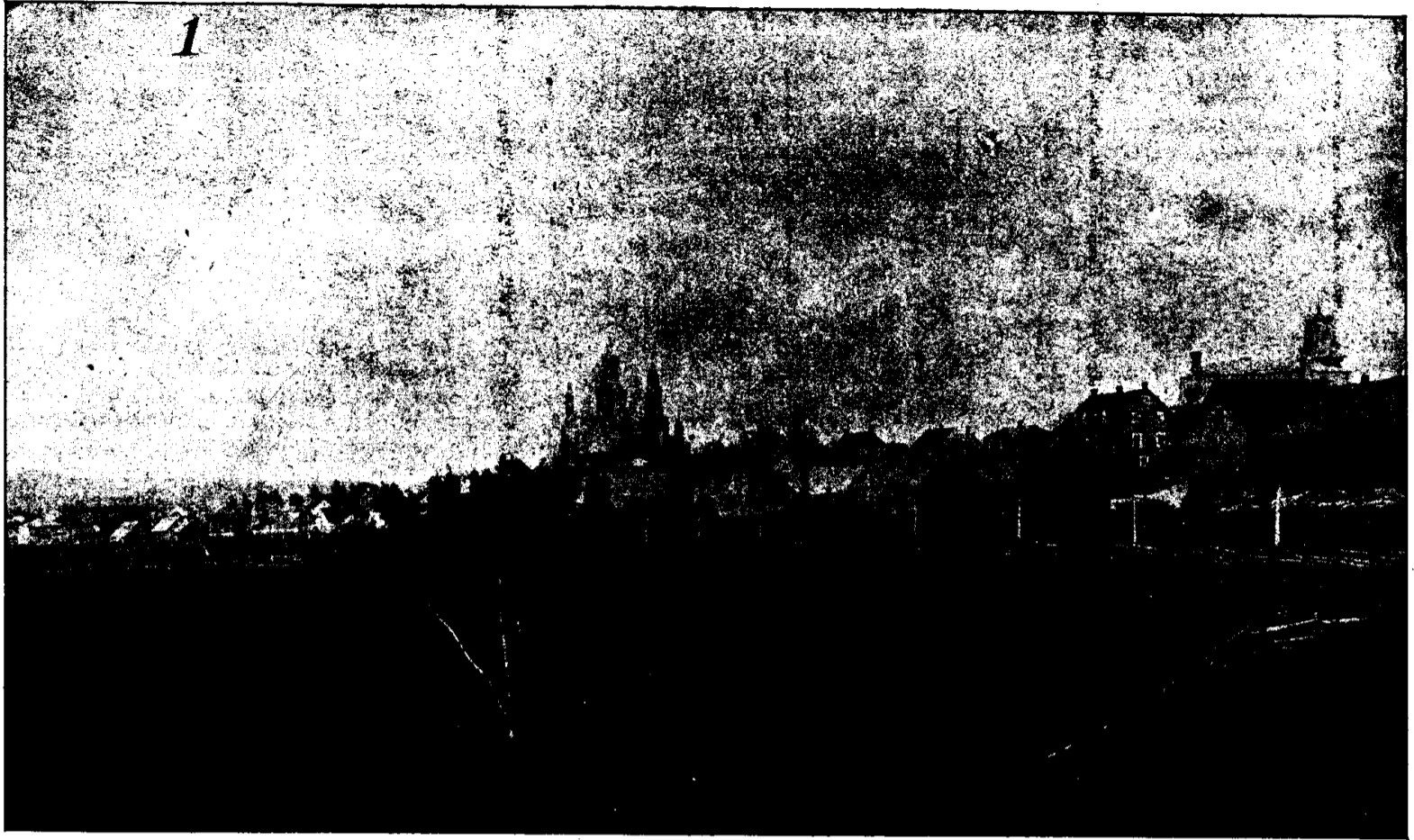
GRAVURE-DEVINETTE



VOICI LE CAVALIER, CHERCHEZ LE DOMESTIQUE



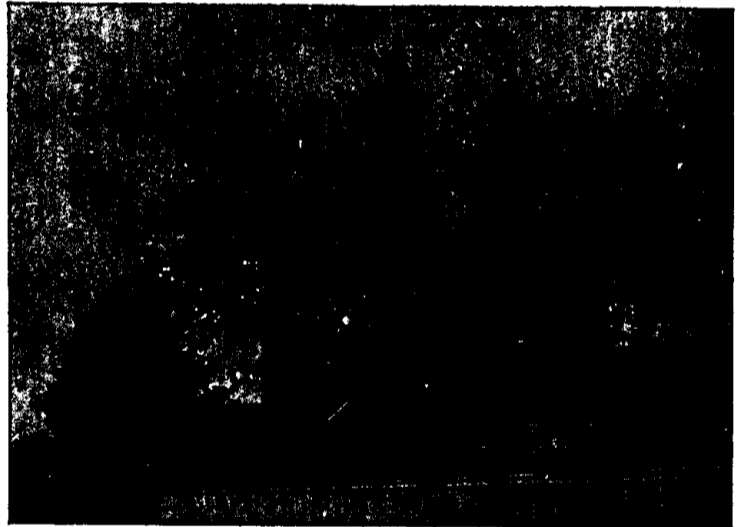
FRANCE ET RUSSIE, DESSIN ET COMPOSITION DE M. RAOUL BARRÉ



LE VILLAGE



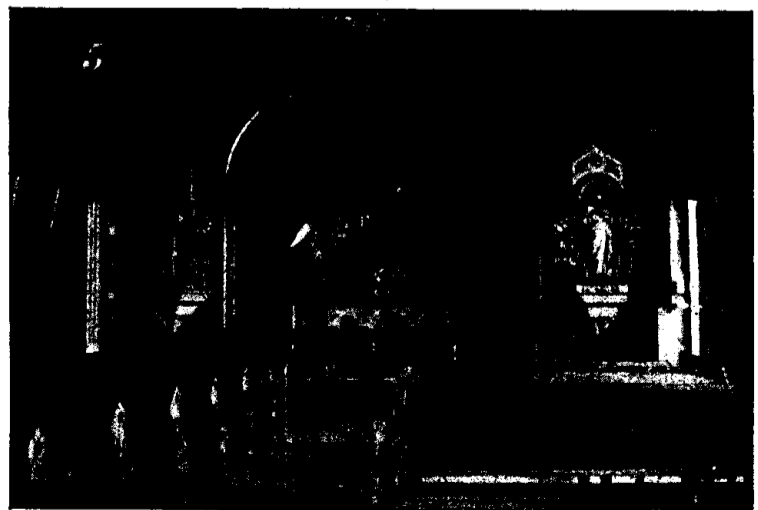
RÉSIDENCE DE M. FRENCH



L'ÉGLISE



LE PRESBYTÈRE



INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE DU COUVENT

NOTES & FAITS



Variétés oratoires

Swift, prêtre, curé, docteur, recteur, prédicateur, qu'on a surnommé le Rabelais de l'Angleterre, disait un jour en chaire et devant une nombreuse et brillante assemblée : " Il y a trois sortes d'orgueil, l'orgueil de la naissance, l'orgueil de la fortune, et l'orgueil de l'esprit. Je ne vous parlerai pas du dernier, il n'y a personne parmi vous, je pense, qui ait à se reprocher un vice semblable.

* * * *

Curiosités testamentaires

Le célèbre historien David Hume conserva sa gaieté jusqu'à l'article de la mort. En dictant son testament, il se rappela le goût d'un de ses amis pour le bon vin en général, et en même temps son aversion pour celui d'Oporto. En conséquence, il lui légua trente-six bouteilles de vin de Bordeaux, et une seule d'Oporto, à condition toutefois qu'il boirait celle-ci en deux séances avant de décoiffer les autres.

* * * *

Coutumes religieuses

Au temps jadis, quand venait la fête de Pâques, on se décarérait avec un jambon, qui était la victuaille par excellence de ce moment de l'année. La religion se prêtait même à sanctifier le mets principal de ces agapes pascales. Le jambon et le lard qui devaient les défrayer étaient bénis à l'église.

On trouve dans les anciens rituels l'oraison particulière employée pour la bénédiction des jambons.

* * * *

Bagatelles littéraires

L'abbé de l'Atteignant, jouant aux petits jeux de société, eut, pour pénitence, de faire un impromptu à la plus jolie personne de la compagnie. Il s'en acquitta aussitôt par ce complet :

En impromptu,
Je n'ai rien chanté de ma vie ;
Mais que vos yeux ont de vertu !
Et quand on est aussi jolie,
On a bien droit d'être servie
En impromptu.

* * * *

Variétés judiciaires

Selon l'ancienne coutume anglaise, un accusé ne pouvait être condamné que sur l'accord unanime des jurés. Un fait affirmé par nombre d'auteurs témoigne hautement en faveur de cette loi.

Un Anglais était accusé d'avoir assassiné un de ses voisins. Des témoins, réduits ou abusés, le chargeaient de cet assassinat. Le crime était évident aux yeux de onze jurés sur douze. Le douzième s'obstinait à dire que l'accusé était innocent, lui sauva la vie.

Or le douzième juré—comme cela fut reconnu plus tard—était lui-même l'assassin.

* * * *

Amour des hommages

Voltaire, où qu'il se trouvât, n'admettait guère qu'on ne lui prodiguât pas les plus vives marques d'admiration.

Il fit à une certaine époque un voyage en Hollande, pays tout entrecoupé de canaux, et dont la population qui, vivant autant sur l'eau que sur la terre, a toute la rudesse des marins sans en avoir la franchise. Sa présence en cette province ne souleva qu'une assez maigre attention ; aussi, en la quittant sans y avoir été l'objet des hommages auxquels il était accoutumé : " Adieu canaux ! adieu canard ! adieu canaille ! s'écria-t-il."

Histoire des habitudes

Le *Musée des Familles* cite ce singulier fait de l'histoire des habitudes.

François Borgia, qui fut le troisième général de l'Ordre des Jésuites—depuis canonisé—s'était accoutumé à boire copieusement lorsqu'il était homme du monde. Entré dans les ordres, il ne pouvait, malgré tous ses efforts, se restreindre à la portion congrue. Les souffrances qu'il éprouvait, lorsqu'à son repas il n'avait vidé que le quart ou le tiers de l'immense coupe dans laquelle il avait pris l'habitude de boire, l'emportaient toujours sur son énergique volonté.

—Frère, lui dit un certain moine, j'ai une idée. Chaque jour, avant de remplir votre coupe pour le repas, inclinez au-dessus un cierge allumé, laissez tomber au fond une goutte de cire. Goutte à goutte, la cire prendra la place du vin, et goutte à goutte l'habitude se perdra.

L'idée parut bonne à Borgia. Quelques mois plus tard—le temps de remplir goutte à goutte la coupe de cire—il ne buvait plus que de l'eau, et ne s'en trouvait pas plus mal.

PROPOS DU DOCTEUR

Sangsues.—L'application des sangsues est toujours douloureuse au malade ; il est un moyen de rendre cette douleur à peu près nulle : c'est de placer les sangsues dans un verre à moitié rempli d'eau froide que l'on renverse rapidement sur la partie où les sangsues doivent prendre, en ayant soin toutefois que le verre soit parfaitement appliqué sur la peau de façon que l'eau ne puisse s'échapper.

Outre que ce système fait prendre plus vite que n'importe quel autre, il a l'avantage de supprimer presque entièrement la douleur pour le malade.

Manière d'empêcher que la fumée des lampes de nuit ne nuise aux personnes qui ont la poitrine faible.—Il faut prendre une éponge de trois ou quatre pouces de diamètre, l'imprégner d'eau pure, et la suspendre, au moyen d'une ficelle, au-dessus de la flamme de la lampe, à la distance de quelques pouces. Cette éponge absorbera la fumée ; mais il faudra avoir soin de la laver dans l'eau chaude, si l'on veut qu'elle serve plus d'une fois.

Traitement du cancer par le carbure de calcium.—Voilà une application bien imprévue de ce carbure de calcium qui, par son seul contact avec l'eau, produit déjà ce gaz merveilleux, éclairage de l'avenir, l'acétylène. Le docteur Livet vient, en effet, dans sa thèse devant la Faculté de médecine de Paris, d'étudier le traitement du cancer par le carbure de calcium et il est arrivé à des conclusions d'un puissant intérêt. Le docteur Livet a démontré que l'application sur les foyers cancéreux de carbure de calcium faisait cesser les douleurs et les hémorragies qui accompagnent le développement du mal horrible. Il a constaté en outre que le carbure de calcium, agissant comme producteur du gaz acétylène, paraît aux principaux inconvénients du cancer, adoucissait les derniers moments des victimes de l'affreuse maladie ; le carbure de calcium, en effet, au contact du néoplasme dégage de l'acétylène qui a une action hémostatique, désodorisante et analgésique immédiate.

A TOUS LES MUSICIENS

Le magnifique duo de *Mignon*. *As-tu souffert, as-tu pleuré ?* qui a valu un si vif succès à Mile Gérin-Lajoie et à M. Jos. Saucier, à l'Association Hall, à Montréal, le 20 octobre, est publié par le *Passe-Temps* de cette semaine. On trouve encore, pour piano, *Humoresken*, d'Ed. Grieg ; une chanson comique, *Imposons l'piano* ; sur la première page, le portrait de M. A. Clerk, maître de chapelle au Gesù. Un numéro 5c. Magnifiques primes aux abonnés d'un an. Huit pages de musique tous les quinze jours. Bureau : 58, rue Saint-Gabriel, Montréal.

NOUVELLES A LA MAIN

Carnet d'un philosophe :

—Si vous voulez qu'une femme s'occupe de vous, n'ayez pas l'air de vous occuper d'elle.

* * *

Entre veufs :

—Voyons, tu es encore jeune, mon cher, tu pourrais te remarier !

—Rallumer un mauvais cigare, jamais !

* * *

Les enfants :

—Qui a mangé les gâteaux qui étaient dans le buffet ?

—C'est moi maman.

—Et pourquoi cela, monsieur ?

—Tu avais recommandé à la bonne de toujours fermer le buffet, hier elle l'a oublié ; alors, pour lui donner une leçon, j'ai mangé tous les gâteaux.

* * *

Entre femmes mariées.

—Sais-tu ce qu'à imaginé mon mari ?

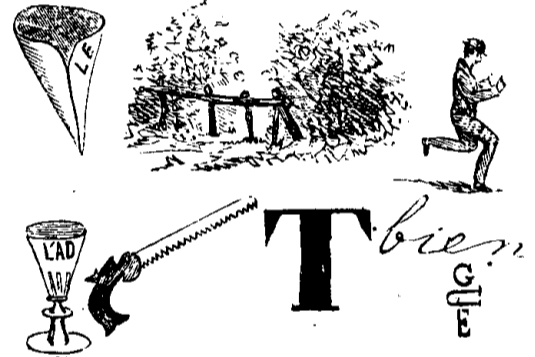
—Non.

—C'est incroyable !

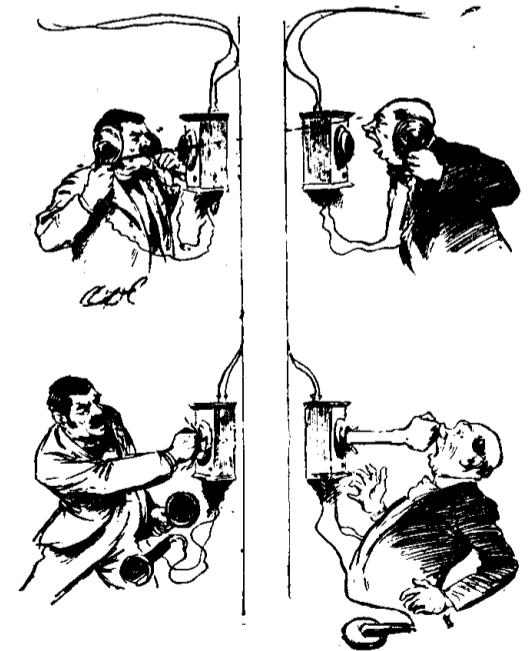
—Quoi donc ?

—De faire faire son portrait ! Comprends-tu ça ? Comme si je n'avais pas assez de le voir lui-même tout le temps qu'il est ici !

RÈBUS



LA DERNIÈRE INVENTION APPLIQUÉE AU TÉLÉPHONE



La troisième édition de l'*Ami des salons*, de Mme Nitouche vient de paraître. Elle est encore plus complète que les éditions précédentes. C'est un livre indispensable dans tous les salons. Prix : 10c. G.-A. Dumont, libraire, 1826, rue Sainte-Catherine, Montréal.

LE CADET DE LA V. RENDRYE

OU LE

TRESOR DES MONTAGNES DE ROCHES

(Episode d'un voyage à la découverte de la mer de l'Ouest, en 1750-51-52)

DÉDIÉ A M. BENJAMIN SULTE

L'Œil Croche l'avait poignardé pour lui voler un peu d'or trouvé dans les environs. C'est ce que raconta la Grande Barbe, d'une voix entrecoupée de hoquets... mais il avoua qu'il avait une cachette où il avait déposé une pépite assez grosse pour faire seule la fortune d'un homme, puisqu'elle pesait, selon lui, de soixante-dix à quatre-vingts livres (1), et, comme il ne pouvait indiquer où son trésor était caché, parce qu'il n'en avait plus la force, il fit prendre au Bison, dans la doublure de son habit, de petits morceaux d'écorce de bouleau, sur lesquels il avait tout marqué.

A notre halte, l'Œil Croche ne reparut plus, et l'on crut qu'il avait été dévoré par des fauves.

— Mon frère pâle, dit en commençant le Mandane au cadet de la Vérendrye, voici l'amulette de l'Aigle Noir. Conserve-la précieusement en souvenir du vieux Bison, parce que, un jour, si tu rencontres le guerrier l'Aigle Noir, il pourra t'être utile.

Et plus bas, il ajouta :

— Tu trouveras, dans l'amulette, les écrits de la Grande Barbe.

Le pauvre sauvage dut s'arrêter encore une fois, très affaibli. Le dénouement approchait, ce ne pouvait être qu'une question de peu d'instant.

Mais, faisant appel au reste de vie animant encore son être, il put ajouter :

— Ne perdez pas et ne brisez pas l'amulette !... Cherchez, et vous trouverez le secret pour l'ouvrir !... Méfiez-vous de l'Œil Croche, il est revenu... soyez sur vos gardes constamment... Le Bison est bien reconnaissant, au jeune guerrier blanc et à son père, pour tout ce qu'ils ont fait pour lui... .

Il se tut ; il était épuisé.

Les deux amis, Joseph et Pierre, assistèrent aux derniers moments du malheureux, plus émus qu'ils ne l'avaient été dans plusieurs autres scènes douloureuses et navrantes.

Dans les derniers spasmes de la mort, ils crurent ouïr ces mots :
" Méfiez-vous !... l'Œil Croche !... "

Les deux jeunes gens reprirent le chemin de leur demeure, après avoir donné des instructions au cabaretier sur ce qu'il aurait à faire.

— Ce que c'est que la vie ! disait Joseph, en s'en allant. Il y a quelques heures, nous étions à une gaie réunion, à une fête magnifique, où tout était en liesse... et nous venons de voir la mort cueillir une victime.

— Allons ! tes idées ne sont pas réjouissantes, dit Pierre : changeons de sujet. Je vais prendre un peu de repos... de sommeil si c'est possible... et puis je reviens te voir... avec ta précieuse amulette... A moins qu'il n'y ait pas grand-chose dans tout ceci... et que le vieux cuivré nous ait trompé, comme on l'aurait trompé lui-même... .

— Qu'en sais-tu ? demanda Joseph.

— Eh ! bien, pense-y donc ! un magot de quatre-vingts livres en or... cela s'est-il vu ?... s'est-il trouvé ?... .

— Pourquoi pas ?... Enfin, nous examinerons ces papiers à notre aise.

Ils se séparèrent.

Joseph se coucha, l'amulette serrée nerveusement dans l'une de ses mains, comme dans un étui.

Il ne tarda pas à s'endormir : Mais quel sommeil ? plus fatigant pour son corps que s'il fût demeuré dans son lit, les yeux ouverts jusqu'au grand jour.

Il rêva.

Il se voyait riche tout-à-coup. De l'or, il en trouvait dans une cachette dans la maison paternelle, où il n'aurait jamais eu l'idée d'en chercher. Mais qu'importe ! Il avait de l'or à satiété, il était immensément riche !... Puis la scène changeait un peu, il voyait son ami Pierre jaloux de son bonheur et voulant en jouir. Il se prenait de querelle avec lui ; Pierre, enfin, lui enfonçait dans le côté droit un grand couteau, et Joseph s'éveilla en poussant un grand cri.

Pierre était là, le secouant vigoureusement pour le réveiller.

— Allons, disait-il, il est tard : levez-vous, monsieur le paresseux, il y a longtemps qu'une autre journée est commencée.

Et Joseph, bien content d'avoir été tiré, quoique rudement, d'un rêve affreux, se leva prestement et fit sa toilette.

IV

LE SECRET DE L'AMULETTE

Naturellement, la première pensée des deux gentilshommes fut pour le cadeau du Bison, dans lequel était renfermé ce secret, devant les rendre possesseurs de grandes richesses.

L'amulette représentait un aigle, les ailes ouvertes, et n'était pas sans mérite au point de vue artistique. Le rude enfant des bois, qui l'avait façonnée, avait dû y consacrer beaucoup de temps et de patience, en sus d'un certain talent, pour couper ou sculpter d'un morceau de corne, l'objet qui, selon la croyance de son auteur, devait servir de préservatif contre beaucoup de choses plus ou moins redoutables.

Le talisman avait été teint en noir, d'un noir permanent, aussi égal, aussi pur en 1749 qu'à l'époque de sa fabrication.

A l'endroit où se trouvaient les yeux, la tête de l'aigle était percée de part en part, et par ce trou on pouvait introduire un cordon pour la suspendre au cou.

Joseph retourna l'amulette en tous sens, mais il ne put découvrir quel en était le secret.

Pierre regardait faire avec impatience : il avait des fourmies dans les doigts : il lui semblait qu'il pourrait, lui, trouver en moins de temps le mot de l'énigme. Aussi, voyant l'insuccès de son parent, ne pût-il s'empêcher de dire :

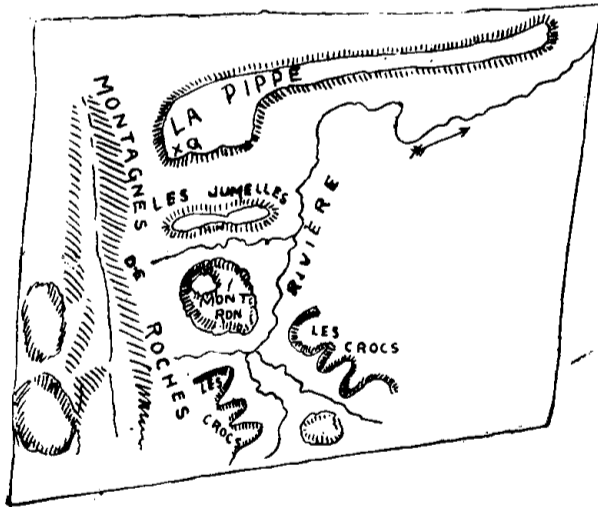
— Donne-moi donc, Joseph, que j'essaie à mon tour ; peut-être serai-je plus heureux que toi ?

Joseph lui présenta l'objet. Pierre l'examina d'abord minutieusement sur toutes ses faces. Avec la pointe d'un petit couteau qu'il pressait dans chaque ligne ou pli gravé sur l'os, il cherchait le moyen de l'ouvrir. Mais ses efforts furent vains.

Il tira sur les ailes, la tête, la queue ; la pièce, solide, ne se séparait pas.

Enfin, gagné par le dépit, Pierre dit, en jetant l'amulette rudement sur la table :

— J'en jette ma langue aux chiens !... Peste soit du vieux Mandane et de son talisman !... .



Mais quelle ne fut pas sa surprise en voyant un petit morceau d'os s'échapper de la base de l'amulette, qui, à cette place, était ronde ! Il reprit vivement l'amulette et vit, par l'orifice ainsi révélé, un petit rouleau serré qui, déroulé à la lumière, donna trois morceaux tenus d'écorce de bouleau, d'environ trois pouces carrés.

Qu'étaient ces feuilles minces, si bien cachées par le Bison, et qu'un coup de hasard venait de faire découvrir ?

Les deux amis en prirent une, qu'ils étudièrent ensemble.

Ce morceau offrait une petite carte du dessin ci-dessus. Une particularité qu'ils remarquèrent, au premier coup d'œil, fut la couleur de l'encre ou du liquide qui servit à la confection de la carte. On eût dit du sang !

Joseph, le premier, rompit le silence et dit :

— Voici une rivière qui doit être importante. Quelle singulière configuration de pays. Une fois vu, il n'y a pas à craindre de l'oublier

— Tu m'as dit, je crois, que ton père se proposait de remonter la

(1). En 1851, ou environ, Chs-Y. Tooker découvrit, en Californie, rivière St-Joachim, une pépite pesant quatre-vingt-dix livres. — *Chicago Mail*.

grande rivière, au nord du lac des Prairies, dans sa prochaine expédition à la découverte de la mer de l'ouest, n'est-ce pas ?

—Oui, répondit Joseph ; la route n'est pas aussi belle que celle du sud, que nous connaissons ; il a l'intention de s'aventurer plus au nord.

—Eh bien ! cela fera justement notre affaire. Nous irons par le nord, et si nous ne sommes pas sur la bonne voie, nous descendrons au sud. En ouvrant bien les yeux nous trouverons peut-être ce coin de terre, en suivant les Montagnes Rocheuses du nord au sud.

—Je vois sur la carte "La Pipe" c'est assez ressemblant avec une pipe, n'est-ce pas ?

—C'est une montagne, sans doute.

—Probablement. Mais pour faire cette carte, l'auteur a dû grimper dans un arbre de haute taille et, esquisser de là l'aspect de la contrée.

—Vois donc cette marque et ce G, dit Pierre. Que peuvent signifier ces signes ?... Penses-tu que ce soit l'endroit du trésor que nous avons à chercher ?

—Non, fit de la Vérendrye, pensif, cette consonne veut dire plutôt qu'à cet endroit il y a une grotte !

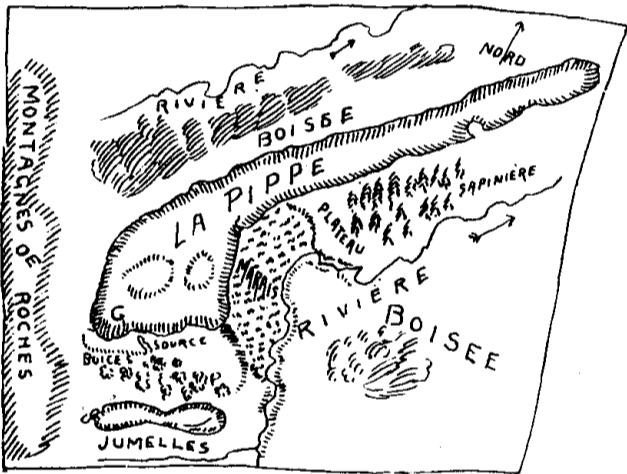
—En effet, tu dois avoir raison. Et moi, je crois que dans cette grotte sont enfouies les richesses mentionnées par le vieux Mandane.

—J'en doute. Puis, il y a les jumelles. Ce sont deux buttes, peut-être. Ensuite nous venons à la montagne Ronde, et après, aux Crocs !...

—Brrr !... des Crocs ! dit Pierre en interrompant son ami, ne trouves-tu pas que cela donne un peu sur les nerfs ?...

—Voyons, un autre papier de bouleau, dit Joseph. Il prit un carré de dimension semblable au premier.

C'était encore une petite carte, ne représentant qu'une partie de la première, mais sur une échelle plus grande.



—Tiens ! c'est la Pipe en détail ! remarqua Pierre.

—Sans doute, et c'est probablement la solution du mystère qu'elle comporte. L'autre dessin donne une description générale du pays afin de pouvoir se reconnaître et retrouver le trésor. Celui-ci est plus détaillé, c'est qu'il a plus d'importance.

Les deux hommes étudièrent en silence l'esquisse du second morceau d'écorce.

Puis ils examinèrent le troisième ; celui-ci contenait quelques lignes d'écriture.

*G. UNE grotte spacieuse
o. extrémité de jumelle, mine d'or,
g enterré gros morceau
entre source et la grotte.
Nation sauvage à quelques
lieues o sud—a crindre.
Bon poste d'observacion sur
la pippe odessu de la G.
Ecris ceci o k ne pourrai
revenir pour que trouaille
profite à quelqu'un.*

—Il était sage et prudent, dit Pierre, et si nous profitons de sa découverte, je lui promets de ne pas l'oublier. Nous ne pouvons qu'une chose pour lui : faire un don à quelque institution religieuse et obtenir, à titre de bienfaiteur, des prières spéciales pour le repos de son âme.

—Tu as bien pensé, dit Joseph, en tapant amicalement de sa main sur l'épaule de son ami, je t'en félicite ! J'y songeais aussi, moi, et je me disais que je n'aurais pu jouir de ces biens, de cet or—si nous

en trouvons—sans penser au pauvre garçon qui mourut si tristement, alors qu'il croyait voir la fortune lui sourire.

—Nous savons maintenant à quoi nous en tenir au sujet du secret du Bison... Nous sommes décidés à aller chercher cet or qui nous attend là-bas, à l'extrême Ouest canadien, et la Providence semble nous favoriser. Ton père, M. de Varennes, reçoit mission de procéder à la découverte de la mer de l'Ouest, et il va se remettre en route bientôt ?

—A l'ouverture de la navigation, dès le printemps prochain, répondit Joseph.

—Toi, c'est décidé : tu feras partie de la nouvelle organisation ; mais moi ?... je n'en suis pas encore, et j'aimerais beaucoup à en être.

—Ne crains rien à cet égard, mon cher, je me fais fort de te caser dans notre troupe ;—et je serai bien content de t'initier aux charmes de la vie aventureuse, qui sera la nôtre dans quelques mois.

—Combien serons-nous de temps absents de Ville-Marie ? Le sais-tu ?

Joseph se recueillit et calcula mentalement la durée de leur absence :

—Probablement trois ans !... pas moins, peut être davantage.

—Eh ! bien, je dis que je ne vais pas perdre une seule occasion de m'amuser, d'ici au moment du départ... me créer en quelque sorte, une foule de tendres souvenirs pour occuper mon esprit, quand le soir, aux haltes que nous ferons, je fumerai silencieux et rêveur près du feu de camp.

—Tu vas donc essayer de revoir l'aimable brunette du bal de M. Longueil ?... Prends garde ! Si tu succombes devant le dieu de l'amour, tu n'auras plus la force de venir avec nous.

—Sois en repos là-dessus, mon cher chevalier... mon cœur ne s'embrase pas aussi facilement... ni pour mademoiselle Boucher de la Périère, ni pour mademoiselle de Montigny, si charmante qu'elle soit.

Et il donna à cette dernière phrase une intonation taquine, à l'adresse de M. de la Vérendrye.

—Y a-t-il longtemps que tu connais mademoiselle de Montigny ? demanda Joseph à son compagnon.

—Oh ! oui... plusieurs années... .

—Tant que cela ?

—Ce n'est pas si long. Pourquoi t'exclamer ainsi ?

—C'est que je suis très étonné que tu n'ais pas brûlé de l'encens à son autel !... que l'on ne te compte pas au nombre de ses adorateurs !...

—Eh bien ! pour être franc avec toi, je vais t'avouer que j'ai essayé de brûler de l'encens, comme tu dis si joliment, aux pieds de cette petite divinité blonde, mais j'en ai été pour mes peines... .

Joseph eut un moment de gaité, mais Pierre continua imperturbablement :

—Je m'en suis vite consolé... pas même versé une larme... je me disais qu'il y en avait beaucoup de plus belles qu'elle, et... .

—Arrête ! s'écria, Joseph en riant ; arrête ! tu blasphèmes !... .

Mais en souriant, Pierre acheva ce qu'il voulait dire :

—... Et puis d'ailleurs ! tu sais, moi, je n'ai jamais été bien fol pour les yeux bleus !... .

—Faisons la paix, dit de la Vérendrye, et tu y gagneras, car j'attaquerais ton idole aux yeux noirs.

En riant, ils se donnèrent la main, et conclurent un armistice de quelques heures, car l'incorrigible de Noyelles, ne pouvant réprimer son humeur gouailleuse bien longtemps, était sûr de revenir à la charge bientôt.

Joseph ramassa les petits papiers, cartes et textes, qu'il roula et glissa dans la cavité de l'amulette, puis, après l'avoir bien fermée, la mit dans la poche de son habit.

—Si tu veux, Pierre, nous dirigerons nos pas vers l'auberge où repose la dépouille mortelle du chef sauvage ?

—J'allais te le proposer dit Pierre.

Au même instant, un grattement se fit entendre à la porte de la chambre de Joseph et, sur la réponse de ce dernier, un domestique entra, portant une missive à son adresse.

Joseph la prit et la lut.

Elle était du sieur Varin, sub-délégué de l'Intendant, ou, si on trouve cela plus clair, du juge de Ville-Marie, le priant de passer à son bureau pour déposer ce qu'il savait du meurtre commis la nuit précédente sur la personne du Madane, le Bison.

Les deux inséparables s'y rendirent à l'instant.

RÉGIS ROY.

A suivre

EN DETRESSE !

TROISIÈME PARTIE

LES HUMBLÉS

(Suite)

Et il sentait sa jalousie s'augmenter d'autant plus qu'elle s'adressait à un être qui lui échappait, qui s'était en quelque sorte divinisé, et dont l'héroïque action ne serait plus amoindrie par d'autres actions ni par le temps...

Son bonheur, il le devrait à cette noble folie de l'amour.
Un homme aurait aimé Bérengère plus que lui ne l'aimait.
Bérengère était femme.

Est-ce qu'elle n'allait pas faire la différence entre ces deux affections, celle de Pierre, celle de Valentin ?

Et il était humilié, déjà, par la comparaison.

Le juge n'avait plus rien à faire en cette triste maison.

—Bérengère, dit-il, viens, mon enfant !

Il fallut le lui répéter deux fois.

Elle n'entendait rien, ne voyait rien de ce qui se passait autour d'elle.

Elle se leva péniblement.

—Que me voulez-vous ?

—Il faut partir.

—Non, non, je ne veux pas.

—Mon enfant !... dit Clotilde.

—Qui veillera sur lui ? qui priera auprès de son lit ?

—Nous ne le laisserons pas seul. Mais toi, ma Bérengère, il faut que tu te retires...

—Non, non, je ne veux pas.

—Je t'en supplie !

Elle dit, presque avec dureté, comme elle avait fait tout à l'heure à Valentin :

—Eh ! ne voyez-vous pas qu'il est mort à cause de moi ?

Clotilde dit tout bas à Daniel :

—Laissons-la pleurer... laissons-la prier... Quand elle sera plus calme, elle comprendra qu'elle ne peut rester ici plus longtemps...

Des heures s'écoulèrent.

Bérengère ne voulait pas sortir.

Elle n'y consentit que devant les larmes de Clotilde, mais avec la promesse qu'elle reviendrait le lendemain.

Le lendemain, en effet, elle était à Vilvaudran avec Clotilde.

La cloche de l'église sonnait tristement, lentement, la messe des morts.

Des ouvriers de la verrerie étaient massés devant la maison où le pauvre Pierre reposait, le cœur troué, ce cœur qu'il avait voulu punir sans doute d'avoir trop aimé, dans son cercueil.

Pierre était si universellement aimé que le prêtre desservant Vilvaudran n'avait pas osé s'opposer à la cérémonie religieuse.

Un mystère planait sur cette mort.

En grand deuil, Clotilde et Bérengère suivaient l'office.

Bérengère ne pleurait plus.

Elle repensait à Pierre, tout petit, avec sa gaieté, sa douceur et ses gentilleses.

Elle revivait tout ce joli passé de son enfance.

Quand le cercueil passa devant elle pour sortir de l'église, porté par quatre verriers, elle lui jeta un long regard.

Là dormait son ami, le sourire aux lèvres.

Il ne battait plus, ce cœur si plein d'ardente affection.

Elle suivit le cortège jusqu'au cimetière.

Clotilde l'accompagna.

Elle fut la dernière à prier sur cette tombe.

Elle ne pouvait s'arracher à ce triste spectacle.

Enfin, sa mère l'entraîna. Toute pâle, les yeux rouges, elle la suivit sans mot dire.

La voiture les emporta vers Orléans.

Pendant tout le trajet, la jeune fille ne prononça pas une parole.

Rue du Châtelet, le domestique leur dit, au moment où elles descendaient de voiture :

—M. d'Hautefort est très mal.

Jean-Joseph agonissait.

Alarmées, elles accoururent auprès du vieillard.

Déjà Daniel était auprès de lui.

Dans la chambre aussi, Valentin de Séverac, que Daniel avait fait venir.

Un médecin, le docteur Gacogne, plusieurs fois repoussé par le vieillard, alors que celui-ci avait sa connaissance tout entière, était entré.

Il s'était approché de Jean-Joseph en profitant d'un moment où ce dernier était en syncope.

Il avait examiné le malade.

Et il avait dit :

—Ma présence est inutile. Dans une heure, ce sera fini !...

Jean-Joseph n'avait rien su de ce qui s'était passé.

Cette agonie lente, qui prenait fin, avait commencé le jour où dans son cabinet, Daniel lui avait avoué la triste vérité.

Quand il sortit de cette entrevue, Jean-Joseph était frappé à mort.

Depuis le moment où Daniel avait reçu la lettre de Jourdan, il était bien irrésolu.

Il avait compris tout de suite l'héroïque générosité du jeune homme, la vraie raison de sa mort.

Pierre avait voulu les sauver.

Mais Daniel devait-il accepter un pareil sacrifice ?

Dans cette douloureuse situation, il n'avait plus personne pour le conseiller.

Que devait-il faire ?

Ah ! si Jean-Joseph avait pu parler !...

Vivant, il l'eût consulté bien vite !...

Et aveuglément il eût suivi ses conseils, il eût obéi à ses ordres.

Mais Jean-Joseph se mourait.

Et navré, il regardait la jaune et sèche figure de son père, où la mort, victorieuse, marquait déjà son empreinte.

Tous restaient silencieux.

Tous comprenaient ce qui se passait dans l'âme de Daniel.

Et pas un de ceux qui se trouvaient là n'osait élever la voix dans la crainte de troubler ici cette méditation pleine d'angoisse du juge, à la fois mari et père, et là-bas, cette agonie de l'homme en toute sa vie redouté et respecté...

Daniel restait debout, la tête basse.

Il avait, maintenant, les yeux fermés.

Tout à coup Jean-Joseph fit un mouvement dans son lit.

Daniel ouvrit les yeux, se rapprocha du moribond.

Le vieillard voulait parler.

Tout d'abord il considéra comme avec curiosité ceux qui entouraient son lit.

Il les dévisageait un à un, il les reconnaissait.

Et il eut un sourire poignant.

Il les laissait dans la vie, ces êtres qu'il chérissait en dépit de sa froideur apparente, de l'âpreté de son caractère.

Eux allaient souffrir encore.

Lui, au contraire, s'en allait là où tout est oublié, peine et joie, ennemis et amis, où l'on ne souffre plus.

Ses lèvres s'entr'ouvrirent avec un visible effort.

Et il murmura :

—Pauvres enfants !

Daniel lui avait pris la main droite qui pendait hors du lit.

A voix basse, il disait :

—Mon père, me reconnaissez-vous ?

—Oui.

—Vous m'entendez ?

—Oui.

—Mon père, je vous en prie, écoutez-moi.

—Qu'y a-t-il encore ? fit le pauvre homme dans les yeux vagues duquel on vit passer une suprême terreur.

—Jourdan est mort...

—Mort !!

—Il s'est tué.

—Ah !

Cette fois on vit qu'il ne comprenait pas.

Il attendait une explication.

Il faisait appel à tout ce qui lui restait d'intelligence et de vie.

Daniel poursuivait :

—En se tuant, Jourdan a laissé une lettre. Vous m'entendez, mon père ?

—Une lettre... oui... oui...

—Dans laquelle il s'avoue coupable du meurtre de Lafistole...

—Lui ! Impossible !...

—Il s'avoue coupable !...

—Mais il ne l'est pas...

Et l'agonisant, se soulève sur les bras, se tourne vers ses enfants, voit leurs yeux pleins de larmes et comprend...

Il précise d'un mot la pensée de tous :

—Sublime folie !

Daniel montra la lettre à Jean-Joseph.

—Voulez-vous, mon père, que je vous lise ?

—Oui.

Daniel obéit et lut à voix basse.

Et Jean-Joseph, mourant, écoutait avec un recueillement religieux cette dernière volonté d'un mort !...

Quand Daniel eut fini, il se fit un grand et solennel silence. C'était, en cette chambre, une sorte de tribunal dont le juge était Jean-Joseph ? De sa bouche allait sortir l'arrêt !

L'arrêt attendu depuis longtemps et qui les perdrait ou sauverait, absoudrait ou condamnerait... qui rendrait la vie à toute cette pauvre famille ou la laisserait dans la détresse !...

Et le moribond restait silencieux, et Daniel s'imaginait qu'il ne parlerait plus !...

La mort, en effet, venait prendre définitivement possession de ce corps.

Allait-il donc mourir ainsi sans parler ?

Son silence était une condamnation !...

Mais non, il se remue, lourdement et péniblement, en son lit... .

Il passe sur son front sa main amaigrie.

Il recueille ses idées qui s'obscurcissent et s'effacent.

Il fait un signe à Daniel.

—Viens !

Et comme les autres restent loin de lui :

—Approchez !

Sa voix semble venir de très loin... . comme du fond de la tombe... .

Ce vieillard presque mort va parler au nom d'un autre mort, qu'il va bientôt rejoindre dans l'éternité, au nom de Jourdan qui semble lui infuser son âme, qui lui conseille le pardon, l'oubli, la bonté, et lui ordonne aussi de ne point rendre inutile le généreux sacrifice de sa mort.

—Écoutez-moi... . Je vais mourir... . Vous m'auriez obéi de mon vivant... . Respectez ma volonté puisque je vais être séparé de vous... . Je ne crains pas de dire, sur le seuil de l'éternité, qu'il faut que vous acceptiez le sacrifice de ce noble garçon ! Il n'a point de famille... . Il n'avait d'amis que parmi nous... . Il vous sauve... . Derrière lui, personne ne souffrira de la honte imméritée qu'il a cherchée... . qu'il a appelée... . qu'il a voulue... . Personne... . Et vous êtes sauvés... . Vous êtes sauvée, vous, Clotilde... . Et vous, Valentin, l'honneur est rendu à votre père... . Mais que jamais le souvenir de Pierre Jourdan ne sorte de votre cœur... . Pleurez-le... . bénissez-le à jamais... .

Le vieillard s'arrête, épuisé... .

Il retombe sur son lit.

Le râle de l'agonie a commencé.

—Mon père ! dit Daniel en se précipitant vers le lit.

Mais Jean-Joseph se réveille encore.

Les yeux sont grands ouverts.

Et d'une voix rauque il dit :

—Acceptez ! acceptez ce sacrifice !... . Moi... . je vais mourir... . j'ai le droit d'ordonner... . Je suis votre juge... . je suis votre juge. Acceptez !... . Adieu... . J'ai bien souffert... . Je vous aime... . Je vous pardonne... .

Encore un râle, et c'est le silence.

C'est l'immobilité.

Il n'y a plus de souffle, de cette bouche entr'ouverte. Les yeux sont vitreux.

C'est fini, Jean-Joseph est mort.

Ils s'agenouillent auprès du lit, pendant que Clotilde, pieusement abaisse les paupières sur ces yeux qui ne voient plus. Puis Clotilde elle-même se met à genoux et prie.

Les dernières paroles du vieillard sonnent encore dans cette chambre. Il a parlé non seulement avec l'autorité de l'homme qui, pendant sa longue vie, n'avait jamais dévié de la ligne rigoureuse de la probité la plus rigide... . Il a parlé non seulement comme le magistrat que l'on s'était habitué à écouter et à respecter... . Mais sur le point de mourir, il y avait en lui quelque chose de plus vénérable encore... . il faudrait même dire de plus saint !... . Ce n'était plus un homme qui avait parlé, c'était un être si près de la mort qu'il revêtait un caractère sacré... . Son intelligence ne s'était pas obscurcie dans les ténèbres de l'agonie lente, mais au contraire, paraissait être devenue plus lucide, plus large, plus ouverte, parce que, pendant quelques secondes, elle avait pu quitter cette vie pour au-delà.

C'était bien un jugement suprême qu'ils venaient d'entendre, plus solennel que tous les jugements des hommes, parce qu'il semblait venir de Dieu lui-même.

—Acceptez ! Que la mort de Pierre Jourdan ne soit pas inutile.

Et l'âme de Jourdan passa dans la chambre mortuaire, veillant sur Bérengère et sur son bonheur.

EPILOGUE

I

Après une crise aussi intense, il y eut comme une sorte d'accalmie dans la vie de nos personnages.

C'était plutôt une prostration suivant un accès de fièvre.

Ils avaient tant souffert, leur détresse avait été si grande qu'ils ne pouvaient ainsi du jour au lendemain, reprendre la régularité de leur existence.

Puis, Bérengère était malade.

La mort de son grand-père qu'elle aimait et de qui elle se savait adorée, survenant au lendemain de la mort de Pierre Jourdan, le dévouement de son ami d'enfance, tout cela l'avait brisée, abattue.

Elle gardait le lit.

Valentin n'avait point reparu à l'hôtel de la rue du Châtelet, après la mort de Jean-Joseph.

Il restait enfermé chez lui.

Il était sombre et inquiet.

Disons le mot, il était jaloux.

Le spectacle de Bérengère, devant le cadavre de Jourdan, de Bérengère sanglotant et le repoussant, lui, Valentin, il ne l'oublierait de sa vie... .

Non, certes, ce n'était pas seulement de l'amitié que la jeune fille avait pour Pierre.

—De l'amitié ! disait-il avec ironie.

C'était de l'amour !

Oh ! il ne l'accusait pas ! Aucune mauvaise pensée ne lui venait au sujet de Bérengère !... . Elle ne savait peut-être pas qu'elle aimait !

Mais lui l'avait bien vu !

Et à cette jalousie contre laquelle il ne pouvait se défendre, se mêlait l'humiliation de son infériorité.

Elle est perdue pour moi, se disait-il... . alors, pourquoi avoir tant souffert, avoir tant combattu ? Était-ce la peine ?

Il attendit pourtant de longs jours.

Il espérait, en dépit de tout, qu'il recevrait un mot de Daniel ou de Clotilde, le priant de venir à l'hôtel. Rien n'arriva.

Il s'informa de Bérengère.

On lui apprit qu'elle n'avait pas quitté l'hôtel depuis la mort de Jean-Joseph.

Se présenterait-il ?

En somme, qu'attendait-il pour aller à l'hôtel d'Hautefort ?

N'était-il pas possible que l'on s'étonnât de ne le point voir ?

Il sonna, un soir.

Il n'osa demander Clotilde, mais pria le domestique de l'introduire auprès de Daniel.

Le juge le reçut aussitôt.

Il était pâle, mais il essayait de sourire à Valentin.

Celui-ci était embarrassé.

Il s'informa de Clotilde, puis, timidement, demanda des nouvelles de Bérengère.

—Elle est souffrante.

—Pourrais-je quand même la voir ?

—Je l'ignore. Elle n'a pas quitté sa chambre depuis tous ces événements.

Valentin resta silencieux.

Daniel le considérait avec tristesse.

Ce ne fut qu'après un instant que Valentin reprit :

—Voulez-vous, monsieur d'Hautefort, le lui demander ?

—Volontiers... .

Daniel se leva.

—Excusez-moi de vous laisser seul.

Daniel sortit.

Il savait que Clotilde était avec Bérengère, dans la chambre de celle-ci. Ce fut là qu'il se rendit.

—Valentin est au salon, dit-il.

—Ah !

Et Bérengère, très agitée, tout de suite des larmes dans les yeux, regardait sa mère.

—Que dois-je faire ? interrogeait Daniel.

Cela s'adressait à sa fille.

—Je ne puis pas le voir... . non... . ce qui s'est passé est trop proche de nous... . Explique-le-lui, père... . dis-lui qu'il me faut le temps de me remettre... . d'oublier !... .

Oublier !

PRATIQUE JOURNALIÈRE

Les médecins, dans leur pratique journalière, proclament la supériorité du *Baume Rhumal* sur tous les remèdes similaires. Les enfants comme les vieillards et les adultes, trouvent dans ce spécifique merveilleux, la guérison radicale de la toux, du rhume, de la bronchite et de toutes les affections de la gorge et des poumons. 25c le flacon. Dans toutes les pharmacies et épiceries.

CHOSSES ET AUTRES

—Depuis le commencement de l'insurrection, à Cuba, quatre-vingt-quatre riches plantations de sucre ont été dévastées.

—Le *New-York Herald*, pour son numéro du dimanche, dépense 234 tonnes de papier.

—L'émigration sévit à l'état de fléau en Italie. En quelques semaines, il est parti plusieurs milliers d'émigrants pour le Brésil, la Plata et les États-Unis.

—Les journaux de mode annoncent que les galons et passementeries vont être en grande demande pour garniture de robes cet hiver.

—On signale à Vancouver de fausses pièces de cinquante cents à l'effigie canadienne, fabriquées en Chine. Elle portent la date de 1894.

—Un professeur allemand vient d'expérimenter le traitement de la rougeole à l'aide du sérum d'individus convalescents de cette maladie. Deux essais ont été couronnés de succès. La fièvre est tombée avec une extrême rapidité chez les deux malades, au bout de six heures pour l'un, au bout de vingt quatre heures pour le second. On va commencer une série de recherches pour se rendre compte si l'on ne pourrait pas obtenir des résultats aussi satisfaisants en traitant l'influenza, les fièvres scarlatines et typhoïdes par des injections de sérum sanguin provenant d'individus guéris de ces maladies.

Annales Criminelles Canadiennes. — Nous venons de recevoir le premier numéro de cette intéressante publication qui vient de paraître à Montréal. Sous le titre *Annales Criminelles Canadiennes*, les éditeurs vont faire paraître, deux fois par mois, les récits illustrés de tous les crimes célèbres du Canada, avec un calendrier des nouvelles criminelles de la quinzaine. Le premier numéro contient le crime mystérieux portant le nom d'Affaire Quenneville, et qui s'est passée en 1879, à Montréal. S'adresser pour renseignements, commandes et abonnements à la boîte de poste No 1096, à Montréal.

TOUJOURS AVEC SUCCÈS

Dans un cas de rhume grave, le *Baume Rhumal* sera toujours employé avec succès. Il est sans rival dans le traitement de toutes les affections de la gorge et des poumons. Populaire, grâce à ses innombrables cures, il l'est également par son prix exceptionnel de 25c pour un flacon de 16 doses. En vente partout.

Big City Sports Company, de Flynn et Sheridan joue au Théâtre Royal, cette semaine. Au nombre des grandes attractions de cette semaine, il faut citer l'homme-grenouille Delhauer, qui est le plus fort contorsioniste qui soit venu à Montréal. Il fait des tours étonnants. Il y a aussi la femme contorsionniste dont la souplesse ne peut-être surpassée. Rose Julian est classée parmi les femmes américaines qui ont eu le plus de succès comme contorsionniste. Citons aussi Mlle Maza, contorsionniste dont les membres sont d'une élasticité surprenante. C'est en outre une charmante jeune fille qu'on voit toujours avec plaisir dans le joli costume qu'elle revêt pour faire ses tours de souplesse. Il y aura matinée tous les jours de la semaine.

—Une pièce qui va faire impression est celle qui va être jouée au Théâtre Français cette semaine. Elle n'a jamais été jouée à Montréal et est intitulée *In Morocco*. Il y en a bien peu parmi nous qui n'ont pas été indignés par les massacres faits en Arménie et cette pièce va nous faire assister à toutes ces atrocités. Comme les costumes seront parfaits et que la scène sera représentée d'après nature, tout promet un succès. La pièce est le fameux roman dramatisé de Hall Caine, *The Scapegoat*. Les numéros des entr'actes sont tous prometteurs.

Matinées tous les jours. Prix populaires : 10c, 20c et 30c.

—La Russie vient d'adopter, comme couleurs nationales, le bleu, le blanc, et le rouge.

CELA SURPREND

Les fraîcheurs de ces jours derniers ont pris beaucoup de monde par surprise. On n'entend parler que de rhumes et de bronchites, affections fort désagréables, mais dont on se débarrasse très facilement et très rapidement en prenant quelques doses de *Baume Rhumal*, le spécifique par excellence de toutes les affections de la gorge et des poumons. C'est le remède universellement adopté dans les familles, sur la recommandation des plus éminents médecins ; les enfants qui éprouvent généralement tant de répugnance pour les médicaments, prennent très volontiers du *Baume Rhumal* parce qu'il est très agréable à prendre. En vente dans toutes les pharmacies et épiceries, 25c la bouteille.

—La *Revue des Revues* du 15 octobre 1896 contient : Parmi les saints et les possédés, Jean Finot. — Les perles de la littérature Malaise, P.-J. van der Elst. — La première fiancée de Napoléon Ier, M. H. Pyttersen. — Les Monstruosités des postes anglaises (5 gravures). — Le centenaire du chapeau haute forme (9 gravures). — Les usines de mort en Allemagne, Henri Vogel. — Les enfants soldats en Amérique (5 gravures), M. Graham. — Nocturne, Paul Bourget. — Finale Léon Hély. — Au bord de la route, Herman Bang. — Carnets de voyage, M. Taine. — Un musicien manqué, Max Muller. — Revue dramatique, Georges Lefèvre. — Analyse des "Revue". — Dernières inventions et découvertes. — Caricatures politiques (15 gravures).

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES,
820 Powers' Block, Rochester, N.-Y.

JEUX ET RECREATIONS

ÉNIGME

Mon nom est féminin, et je donne naissance à deux phénomènes divers : [tière
On voit, au retour des hivers
Accourir près de moi l'adroite bouque- [tière.
Mais l'été qui revient me transforme, et [voici
Que je vais menacer sans trêve ni merci
La perdrix, le ramier, la douce tourte- [relle,
La grive picotant la framboise, l'airielle.

L'Excès de Travail
AMÈNE
La PROSTRATION NERVEUSE

Guérison complète par l'usage de la
Salsepareille d'Ayer

"Il y a quelques années, en raison d'une attention trop soutenue à mes affaires, ma santé s'affaiblit. Je devins nerveux et il me fut impossible de surveiller mes intérêts et de plus je montrai tous les symptômes de dépérissement. Je pris trois bou-



teilles de Salsepareille d'Ayer et je commençai immédiatement à aller mieux et peu à peu mon poids augmenta de cent vingt-cinq à deux cents livres. Je crois que mes enfants seraient aujourd'hui orphelins de père si ce n'eût été pour la Salsepareille d'Ayer de laquelle je ne puis dire trop de bien." — H. O. HINSON, Maître de Poste et Planteur, Kinard's, S. C.

La Salsepareille d'Ayer

La Seule qui ait reçu une Médaille à l'Exposition de Chicago.

Solutions des problèmes qui ont paru dans le No 654

Charade.—Chou-croûte.
Problème.—Age du père : 37 ans ; âge du fils : 12 ans.
Charade.—Rat-goût (ragoût).

Ont deviné : Frs Dier, Mme Napoléon Lefebvre, Mme A.-E. Jacques, Mlle Léontine Lefebvre, Mlle Philomène Reid, St-Télesphore ; Mlle Chayer, Joseph Drolet, Montréal.



V. ROY & L.-Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs
162, RUE SAINT-JACQUES, 162
(Block Barron)
VICTOR ROY L.-Z. GAUTHIER
TELEPHONE : 2113

Banque Ville-Marie

Avis est par les présentes donné qu'un dividende de trois par cent sur le capital payé de cette institution a été déclaré pour la moitié de l'année courante, et que le dit dividende sera payable à son Bureau principal, en cette ville et à ses succursales, le et après MARDI, le PREMIER jour de DÉCEMBRE prochain.

Les livres de transfert seront fermés depuis le 16 jusqu'au 30 de Novembre prochain, les deux jours inclusivement.

Par ordre du comité,
W. WEIR,
Président.

Montréal, 21 octobre, 1896.

Librairie Française

G. HUREL
1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc.

Livres d'occasions, achat et vente. Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Prix spéciaux pour marchands.

..... LISEZ.....

"Le Monde"

LE SEUL JOURNAL

CONSERVATEUR DU SOIR

A MONTRÉAL

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité.

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MEDIUM D'ANNONCE

HORS LIGNES

Bureaux : No 75, Rue St-Jacques

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**

PRÉPARÉ PAR **M. CHEVRIER**

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Un PRÊTRE

de ROME a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES — ÉPUISEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO

toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.

PH^{ie} MALAVANT, 19, r. des Deux-Points, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARV.



FORTES PREUVES.

ORILLIA, ONT., CAN., Juin, 1889.

Je ressentis les premières attaques d'épilepsie en novembre 1878, je résidais à New York, je consultai les meilleurs médecins, qui ne purent qu'empêcher le développement de la maladie; ceux qui étaient consciencieux me dirent qu'il n'y avait pas de guérison. Je fus forcé d'abandonner mon occupation et de revenir au Canada. Depuis j'ai essayé d'innombrables remèdes et consulté les meilleurs médecins, mais rien ne m'a soulagé, jusqu'à ce que en septembre 1888, je fis usage du Tonic Nerveux du Père Koenig, depuis je n'ai pas eu une seule attaque.

M. J. CLIFFORD.

Une Grande Bénédiction.

SHERBURN, W. VA., Mars, 1885.

Mon enfant de 9 ans, avait depuis deux mois de très fortes attaques de Danse de Saint Guy, nous lui avons donné des remèdes sans succès; il améliorait aussitôt que nous lui fimes prendre du Tonic Nerveux du Père Koenig; 6 bouteilles l'ont guéri. Ce Tonic est une grande bénédiction.

MDE. M. NEYLAN.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.

Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal. Laroche & Cie Québec.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Paris et Seine	50f	26f	14f
	Départements	56f	29f	15f
	Etranger	62f	32f	17f
	Un an 6 mois 3 mois			

On s'abonne sans frais; dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.



Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.

Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
20, rue St-Laurent, Montréal.
Tél. Bell 2818.



CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the *Scientific American*, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

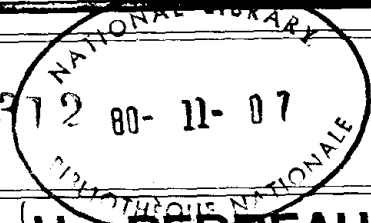
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

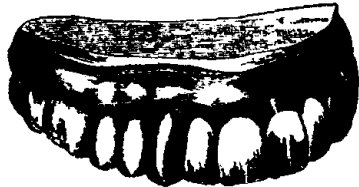
La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.



DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidé-commiss.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.

Achète des débetures et autres valeurs désirables.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107, RUE SAINT-JACQUES

"BATISSE IMPÉRIALE" MONTRÉAL

AUX DAMES

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc.

ACADÉMIE, 88 RUE ST-DENIS Mont réal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

U. PERREAU

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 7 novembre 1896

52,264

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTRÉAL

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN DE MONTRÉAL

Collerettes Golf

Collerettes circulaires à la mode, \$2.50. Collerettes golf à la mode en tweed, \$2.98. Nouvelles collerettes circulaires en drap, \$3.85. Nouvelles collerettes circulaires en frise, \$7.50. Élégantes collerettes circulaires, 8.75. Élégantes collerettes circulaires, 10.50. Nouveautés exclusives en collerettes jusqu'à \$55.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Nouvelles Etoffes à Robes

Nouvelle cheviotte à robes, 20c. Nouveau clan tartan à robes, 25c. drap melton à robes 29c. bouclé français à robes, 40c. crêpon français à robes, 47c. tweed carrauté écossais, 57c. mohair touffin, 75c.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Ulsters de Filles

Ulsters de fantaisie pour filles, \$ 1.75. Ulsters en croisé pour filles, 3.65. Ulsters en beaver pour filles, 4.05. Nouveaux Ulsters pour filles, 5.45. Nouveaux Ulsters pour filles, 6.00. Ulsters de fantaisie pour filles, 6.90. Nouveautés en Ulsters pour filles, 10.75

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Jupes pour Dames

Jupes fleuries pour dames, \$ 1.69. Jupes en mohair fleuri pour dames 2.25. Jupes en drap pour dames, 2.69. Jupes en serge pour dames, 3.00. Jupes en tweed pour dames, 4.85. Jupes de fantaisie pour dames, 5.25. Nouvelles Jupes pour dames, 15.00

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Coussins de Sofa

Coussins de sofa en sateen artistique, 35c. Coussins de sofa en frill large, 50c. Coussins de sofa en frill large, 60c. Coussins de sofa patrons artistiques, 99c. Coussins de sofa couverts, \$1.15. Coussins de sofa nouveaux patrons, 1.25. Coussins de sofa jusqu'à 5.00

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Parapluies pour Messieurs

Bons Parapluies pour messieurs, 45c. Bons Parapluies pour messieurs, 50c. Beaux Parapluies pour messieurs, 75c. Parapluies en soie Gloria, pour messieurs, 80c. Parapluies en soie Gloria, pour messieurs, \$1.00. Parapluies en soie Gloria pour messieurs, \$1.25. Parapluies en soie Gloria pour messieurs, jusqu'à \$15.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, Notre-Dame